

8410.aaaa 49

**ESSAI**  
**SUR LES MŒURS**  
**DU TEMS.**



ESSAY



FOR THE

DUTIES

ESSAI  
SUR LES MŒURS  
DU TEMS.

---

*Video meliora.....*  
OVIDE.

---



*Apobocq.*

A LONDRES ;

*Et se vend A PARIS ,*

Chez VINCENT , Imprimeur-Libraire ,  
rue S. Severin.

---

M. DCC. LXVIII.

ESSAI

sur les Mœurs

DUTEMS.

M. de M...  
Cairde.



A LONDRES,

chez le Citoyen & FARMER,

chez Vincent, Imprimeur-Libraire,  
rue St. Severin.

M. DCC. LXXIII.



ESSAI  
SUR LES MŒURS  
DU TEMS.

---

AVIS PRELIMINAIRE.

**J**'Ai vu les erreurs de  
mon siècle ; & j'ai pu-  
blié ces avis ; je puis  
avoir mal vu , & mes avis peu-  
vent être mauvais ; mais mes  
intentions sont droites.

Je parle aux riches en fa-

A



veur des pauvres , à l'heureuse partie de la nation , pour la partie souffrante & malheureuse ; je veux rapprocher les conditions des hommes , & diminuer cet intervalle immense que mettent les richesses entre un homme & un autre homme , parce que je sens que je n'ai pas plus de droit qu'un autre de manger quand j'ai faim , ou de me chauffer quand j'ai froid ; je recommande la population comme un bien ; je desire qu'on l'encourage ; qu'on aille au-devant d'elle ; qu'on éloigne les obstacles qui

PRÉLIMINAIRE. 3

peuvent la retarder , comme on arrache l'ivraie qui nuit au bon grain ; je propose quelques réformes dans notre éducation ; j'attaque le luxe , ce grand destructeur des mœurs , par son côté le plus fort , par les rapports qu'il a avec les arts , les lettres & l'industrie ; & je crois faire voir que nos bons aïeux , qui ne connoissoient ni le raffinement lucratif du luxe , ni les ressources du commerce , ni les chefs-d'œuvres productifs des arts , vivoient plus riches & plus heureux que nous.

Je n'ai point cherché à se-

mes des fleurs sur tous ces objets , ni à les embellir par les charmes séducteurs du style ; j'ai écrit comme j'ai pensé.

Veuille le ciel seconder mes intentions ! & ma patrie , l'un des plus puissans royaumes de ce monde , augmentera en hommes & en culture ; les mœurs reprendront leur ancienne vigueur : les richesses plus également partagées , & semblables à ces canaux bien-faisans qui fertilisent les campagnes , en se répandant dans les familles les féconderont ; la triste & inquiète misère

PRÉLIMINAIRE.

abandonnera les heureux habitans de notre France : l'aisance , comme une rosée salutaire , fera germer dans tous les cœurs la joie & l'allégresse , & nous verrons naître une pépinière de nouveaux François qui se joindront à nous , pour porter au Dieu de nos ancêtres leurs vœux & leurs offrandes pour le pere commun , pour Louis le Bien-aimé de son peuple.

On ne trouvera dans cet Ouvrage rien de hasardé contre le gouvernement , rien qui puisse blesser la religion ni les



mœurs, & l'on ne s'y est permis aucun écart philosophique; grande raison pour avoir peu de Lecteurs : d'ailleurs on y dit du vieux & du très-vieux, & les amateurs de nouveautés ne trouveront point ici leur compte; autre excellente raison pour être peu lu, à moins qu'on ne regarde comme une nouveauté un livre où les objets respectables sont respectés, & que cette singularité, à la vérité assez piquante aujourd'hui, ne soit propre à aiguïser la curiosité du public.

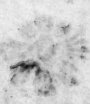
Au reste, ami Lecteur, pre-

PRÉLIMINAIRE. 7

nez & jugez. Si vous trouvez l'Ouvrage bon , ne me le dites pas : si vous le trouvez mauvais , ne me le dites pas non plus ; car je n'aime ni la louange ni la critique : l'envie fuit la premiere, les foudres accompagnent la seconde ; & tous les honneurs & les lauriers de ce monde ne fçauroient me dédommager de mon obscur & doux repos.



me de juger si vous trouvez  
le ouvrage bon, ne me le faites  
pas : si vous le trouvez man-  
vais, que me le faites pas  
non plus ; car je n'en niais  
l'ouvrage ni la critique : l'en-  
vie fait la critique, les louanges  
accablent l'auteur de la louange ; &  
tous les hommes de les lui-  
rester de la louange ne s'en-  
tiennent que de la louange de  
non oblige de leur repos.





# A V I S AUX SOCIÉTÉS D'AGRICULTURE.

*Sur les Cultivateurs.*



L'ÉTABLISSEMENT  
des bureaux d'agri-  
culture est , sans  
doute, très-sage : ces socié-  
tés, composées d'hommes inf-  
truits, peuvent faire des dé-  
couvertes utiles, peuvent in-  
venter de nouvelles machines  
propres au labourage & à  
toute espece de culture, plus  
simples & plus commodes que

A v



celles que nous avons aujourd'hui ; mais , *en bonne conscience* , tout cet appareil d'érudition , tout ce faste , tout ce luxe , tout cet étalage de mémoires , d'écrits , de réflexions sçavantes , feront-ils bouillir la marmite du laboureur ? C'est ce que je crois au moins douteux.

Comme on trouvera dans le cours de cet ouvrage quelques réflexions qui pourront paroître heurter de front les idées reçues sur tout ce qui s'appelle *académies* , j'ai cru devoir , avant d'entrer en matière , exposer ici mes senti-

LES CULTIVATEURS. II

mens sur ces associations respectables.

On pourroit inférer de ce que je remarque quelques abus & que je propose quelque réforme, que je veux faire le novateur, & m'ériger en censeur; je suis bien éloigné de pareilles vues; je dis humblement, mais sincèrement, ce que je pense, je ne compte retirer ni honneur ni profit de cet ouvrage: seulement, s'il peut produire quelque bien, je m'en réjouirai dans le fond de mon cœur; & comme Horace,

*Sublimi feriam sydera vertice.*

A vj

Je déclare donc que je respecte toutes les sociétés littéraires de France & de l'Europe ; je les crois toutes très-avantageuses aux progrès des sciences , des lettres & des arts ; j'ai une vénération particulière pour les sociétés d'agriculture , parce qu'il me semble qu'elles tendent plus déterminément qu'aucune autre au bien public , qui est le pain & le vin ; je respecte le zèle , les connoissances & les bonnes intentions de ceux qui les composent ; & je crois que l'agriculture ne peut que gagner beaucoup à de si sages institutions :

Voilà ma profession de foi.  
Si, dans quelques-unes de ces remarques, je paroiss m'écarter de ces principes, qu'on relise avec attention l'article qui aura frappé, & l'on verra que ce n'est qu'aux abus que j'en veux.

Il en est de même des arts: personne n'estime plus que moi les arts & les artistes; personne, peut-être, n'est plus flatté que moi de la gloire qu'ils ont acquise à la France: quand je vois les chef-d'œuvres des Perraut, des Poussin, des Coustou, &c. il me semble que mon ame s'agran-



dit, & que je partage avec ma patrie tout l'éclat qu'elle a reçu d'eux. Mais l'homme abuse de tout : la superstition & le fanatisme en font deux monstrueux exemples; & si la religion, toute sainte qu'elle est; si la philosophie, quoique sage & raisonnable, n'en font pas exemptes, devons-nous être étonnés que les sciences & les arts y soient assujettis?

C'est avec des hochets qu'on amuse les enfans, & c'est avec des récompenses qu'on mene les hommes; c'est

la clef de tous les états : ce ne sont pas les beaux écrits qu'on a fait sur l'art militaire , qui ont porté nos guerriers aux grandes actions ; ce sont les croix , les cordons , les pensions : il a été un tems où l'honneur étoit croix , cordon , pension ; mais ce tems est bien loin , & tous les souverains de l'Europe le sçavent , puisque tous , pour y suppléer , ont imaginé une autre monnoie pour payer les services : je ne veux pas dire qu'il y ait plus d'honneur ; mais il est de fait que l'honneur n'est plus qu'un héritage qui appartient à telle

ou telle famille , à tel ou tel homme en particulier ; au lieu qu'autrefois il étoit le bien commun. On cite aujourd'hui les hommes d'honneur ; autrefois on citoit ceux qui n'en avoient pas , à-peu-près comme on citoit autrefois un homme qui sçavoit lire & écrire , & que l'on citeroit aujourd'hui volontiers ceux qui ne sçavent ni l'un ni l'autre.

Or, puisque l'espoir des récompenses est dans le siècle où nous vivons, l'agent universel, le grand moteur de toutes nos actions , je dis que les sociétés d'agriculture , au lieu de faire

des livres pour l'instruction de gens qui ne sçavent pas lire, ne doivent s'occuper qu'à récompenser ; aussi-bien le pauvre a-t-il plus besoin d'argent que de discours.

Le Curé de S. Denis-sur-Sarthon, M. Colombet (a) ;

---

(a) M. Colombet est membre du bureau d'agriculture de la généralité d'Angoulême.

M. Dumefnil, seigneur de la paroisse, & membre du même bureau, payera chaque année le quart de la taille, & des impositions qui en sont les suites, à la décharge de celui de ses fermiers qui aura mérité le prix proposé par ce digne curé, pour le laboureur qui aura récolté le meilleur bled ; & M. Colombet, frère du



homme qui me donneroit envie d'être peintre pour faire son portrait & le conserver aux postérités futures ; M. Colombet a peut-être plus fait de bien aux cultivateurs de son canton, en distribuant sa

---

même curé, payera douze livres à celui des habitans de la paroisse, qui aura mérité le même prix.

M. Julien, intendant de la généralité d'Alençon, accordera aussi des encouragemens aux cultivateurs de cette généralité, qui se distingueront : il leur a fait, en même-tems, sçavoir qu'ils peuvent s'empreser de concourir aux prix proposés, sans craindre qu'on augmente leurs impositions en proportion de leurs succès. *Gazette & Journaux de 1767.*

dîme, par parties, à celui qui aura le mieux exploité tel terrain, qui aura nourri de plus beaux moutons, engraisfé plus de cochons, récolté de meilleurs fromens, &c. que tous les ouvrages réunis de toutes les sociétés de l'Europe.

Je ne prétends pas dire que les écrits ne servent à rien : à Dieu ne plaise qu'une idée si déraisonnable me passe par la cervelle ! Mais je veux dire que les écrits, fans encouragemens, ne servent presqu'à rien ; au lieu que les encouragemens, fans écrits, peuvent faire beaucoup de bien : il ré-

sulte delà que les sociétés d'agriculture, au lieu de donner la plus grande partie de leur tems à des études, utiles à la vérité pour des observateurs & des naturalistes, mais inutiles pour des laboureurs, ne peuvent mieux faire que de donner & quêter des récompenses.

Le bureau de Paris l'a bien senti; aussi a-t-il ouvert une caisse où le produit de la générosité publique peut être déposé à cette fin (a).

---

(a) On voit, dans le second volume d'Avril 1767 du Mercure de France, un

On ne sçauroit donner trop d'éloges à cet établissement ; mais ce n'est pas encore assez. Si le curé de saint Sulpice eut monté dans la chaire de sa petite église, il y a soixante ans, & que là il eût bien prêché, bien prouvé à ses paroiss-

---

projet de souscription en faveur de l'agriculture, & une lettre à ce sujet, qui fait autant d'honneur à M. Palerne qu'à la société. M. le Rebours mérite aussi de partager la reconnoissance de la nation, puisqu'il est le premier qui ait imaginé en France cette espece de contribution volontaire en faveur des habitans de la campagne. Le Roi, à qui tous ses sujets sont également chers, a approuvé cet établissement.



siens qu'il avoit envie de bâtir un temple au Seigneur, il auroit eu beau dire, beau fuer, beau crier; on l'auroit laissé prêcher, & sa petite église existeroit encore. Mais, en habile homme, il s'y est pris autrement: il n'a point fait de sermon, il n'a point planté de troncs contre les murs; mais il a été frapper aux portes, & on lui a ouvert: il a demandé, & on lui a donné; son zele même a quelquefois été trop pressant.

Gens estimables, qui composez les sociétés d'agriculture, imitez sa conduite; n'ou-

urez point de caisses , c'est planter des troncs , & ils restent éternellement vuides ; mais demandez comme lui , & comme lui , vous édifierez ; vous verrez les terres se fertiliser , les récoltes & la population doubler : *Point d'argent , point de Suisses* , dit un vieux proverbe ; il a raison , ce proverbe ; mais il est particulier , & il devroit être général.

Le gouvernement paroît porté à seconder (a) les vues

---

(a) Le roi , toujours jaloux du bien public , vient de jeter un œil vraiment

bienfaisantes & sages des  
sociétés d'agriculture; & le  
public

---

paternel sur la plus précieuse partie de ses sujets, puisque c'est celle qui le fait vivre, ainſi que nous: il a, en conséquence, ordonné, par un arrêt de son conseil, qu'il sera établi à la Rochette, près Melun, une pépiniere de plants forestiers, d'arbres, tant fruitiers qu'étrangers, & d'alignement, lesquels seront distribués gratuitement, ſçavoir, les arbres fruitiers principalement aux gens de la campagne, & les autres, à ceux qui se proposeront de faire des plantations. Cette pépiniere sera cultivée par cinquante enfans-trouvés, choisis dans ceux de l'hôpital-général de Paris, lesquels seront instruits dans la culture de toute espece de plants; & seront tirés de ladite pépiniere, pour cultiver ensuite les autres que Sa Majesté se propose d'établir dans différentes

public commence à reconnoître combien les cultivateurs sont essentiels à l'état. Si nous sçavons profiter de dispositions si favorables, nous pourrions espérer de voir un jour les habitans de la campagne dans cette heureuse aisance

---

différentes provinces du royaume. *Gazette de France. Avril 1767.*

Cet utile & respectable établissement qui auroit mérité d'être chanté par toutes les bouches, n'a pas fait sensation; mais on a beaucoup parlé d'un nouveau magasin de frivolités Angloises, de nouvelles modes & de nouveaux bijoux.

..... O mes chers contemporains ! que vous êtes frivoles !

B



que le bon Henri vouloit leur procurer.

C'est pour avancer, le plus qu'il est en moi, cet heureux avenir, que j'ai essayé de crayonner ici les idées qui me sont venues à ce sujet : il y en a sûrement de meilleures ; mais ce canevas, tout informe & grossier qu'il est, pourra peut-être devenir utile.

Je voudrois donc que l'on agrégeât aux sociétés d'agriculture tous les grands & les riches du Royaume ; que chaque membre, à sa réception ,

fût obligé à une contribution , dont la somme ne seroit point fixée , mais qui dépendroit des moyens , ou de la générosité de chacun. S'il arrivoit que , pour paroître plus riche ou plus généreux , on se fît un point d'honneur de grossir les dons , on ne pourroit que bénir le ciel de cette heureuse rivalité.

Cette masse , que le zele grossit peut-être à mon imagination , seroit destinée à exciter , par des récompenses distribuées à propos , l'industrie , le travail & les découvertes du cultivateur. Mais

sur-tout je voudrois que les mariages fussent autant encouragés que la culture , & que le nombre des enfans fût une raison pour un pere de prétendre aux récompenses.

Ceci a besoin de quelques éclaircissemens.

Tout le monde sçait que la dépopulation est la cause principale de la détérioration des terres , & tout le monde dit que nos campagnes se dépeuplent tous les jours. On ne peut , en effet , considérer, sans frémir , combien la guerre, la misere, & l'envie d'être mieux , enlèvent de cultiva-

teurs : or , si la diminution des hommes entraîne infailliblement la diminution de la culture ; & si la diminution de la culture est une perte irréparable pour un état quelconque , vérité que les politiques de tous les tems & de tous les lieux regardent comme démontrée , on ne doit donc rien négliger pour multiplier , ou au moins conserver l'espece humaine : nous avons en France mille moyens pour la détruire , & pas un pour en réparer les pertes ; quand je dis pas un , je me trompe , les vues bienfaisan-



tes des sociétés d'agriculture peuvent , en les dirigeant du côté de la population , servir à l'augmenter. Il ne s'agit que de distraire une partie des récompenses destinées à la culture , pour les répandre sur les habitans & les exciter au mariage : c'est féconder les terres , que de féconder les filles ; car une mere de famille , qui fait un enfant , augmente de deux bras les cultivateurs de sa paroisse , & on a beau se mettre l'esprit à la torture , on n'inventera jamais de machines en agriculture , qui valent des bras

humains, & , par la même raison que je voudrois encourager les meres à faire des enfans que je regarde comme autant d'outils propres au labourage, je ne souffrirois pas qu'un pere permit à son fils d'aller fainéanter dans les villes, & plier son ame à la domesticité, car c'est un ouvrier qui brise son outil.

Je reviens à mon sujet.

Je voudrois que quand le Roi honore un particulier de quelque faveur, quand il donne un cordon bleu, rouge ou noir; quand il accorde un évêché, une abbaye, un gou-

vernement , une intendance ,  
ou tout autre emploi , soit de  
robe , soit d'épée , soit d'é-  
glise ou de finance , le nou-  
veau pourvu fît une offrande  
au bureau d'agriculture , &  
que cette offrande ne fût point  
un droit exigé par la force ,  
mais un tribut payé , par l'hu-  
manité riche ou décorée , à  
l'humanité pauvre & souf-  
frante.

Je voudrois que tout homme  
qui achete le droit singulier &  
nouveau de sortir de la classe  
où la nature l'avoit fait naître ,  
droit que le besoin d'argent ,  
dans des tems difficiles , a fait

imaginer , que les dépenses occasionnées par les guerres , ont continué jusqu'à nous , & que des tems plus heureux aboliront sans doute ; je voudrois , dis-je , que tout homme , que la fortune met en état d'oublier son origine & de la faire oublier aux autres , fût sujet à la même offrande.

Mais je ne borne pas-là mes prétentions ; & l'article qui me flatte le plus , & sur lequel je m'arrête avec délices , quoique ce soit sûrement celui qui effarouchera le plus de monde , c'est que je vou-



drois que tout garçon aisé , qui , fans une raison honnête , ne se lieroit pas par le nœud sacré du mariage , fût obligé à payer une somme destinée à remplacer son inutilité dans l'état (a). Tous ces réfractai-

---

(a) Cette taxe ne seroit pas nouvelle : on sçait que , dans les beaux tems de la république Romaine , quand les censeurs faisoient le dénombrement général des citoyens , ils imposoient tous ceux qui n'étoient point mariés à une espece d'amende , qu'ils appelloient *as uxorium*. Si quelqu'un se trouvoit avoir épousé une femme stérile , il étoit obligé de la répudier , parce que , dans ce tems là , on ne devoit se marier que pour avoir des enfans : *Uxorem habes , liberum quærendorum causâ* , disoit le censeur.

res aux loix de la nature , de la religion & de la patrie : tous ces célibataires , enfans du luxe , de l'orgueil & de la mollesse , qui vivent en pure perte pour l'état , deviendroient , par ce salutaire & respectable impôt , bons à quelque chose , & , en appliquant aux habitans de la campagne le produit de cette taxe , on multiplieroit les mariages , & , par conséquent , la population.

Qu'on ne regarde point cette idée comme un ramage extravagant , comme un rêve chimérique & ridicule ;

qu'on ne se prévale pas de la prétendue liberté que Dieu & le Roi ont laissée aux hommes sur cet article ; ou l'on s'abuse , ou l'on veut abuser les autres. Il est certain que l'homme est fait pour le mariage , que c'est l'intention de la nature , que c'est l'intérêt du maître , & le vœu de la nation.

S'il arrivoit qu'un homme crût devoir , autant qu'il est en lui , laisser dépeupler la terre pour la plus grande gloire de Dieu , cet homme seroit ou fou , ou imbécille. Dans les décrets de la Sagesse

éternelle, l'homme est destiné à se reproduire, comme les animaux & les plantes le sont dans l'ordre de la nature: l'Être suprême n'a rien fait en vain; chaque organe a sa destination particulière. Eh! que penseroit-on d'un homme qui, ayant des yeux pour voir & des oreilles pour entendre, passeroit sa vie les yeux fermés, ou les oreilles bouchées? On diroit que c'est un fou, mais ce fou-là ne feroit tort à personne; & celui qui, par une stérilité criminellement volontaire, se condamne au célibat; celui-là, dou-



blement coupable , offense les loix divines & humaines ; il s'oppose aux desseins de Dieu , il trompe l'espérance de sa nation , c'est un voleur d'hommes ; car nous n'avons reçu la vie , que pour la transmettre : c'est un héritage que nous tenons de nos peres , & que nous devons à nos enfans.

Ce ne sont pas-là de vaines déclamations ; ce sont des vérités éternelles reconnues de toutes les religions , & que la nôtre , la plus excellente de toutes , a rendues , en les consacrant , plus respecta-

bles & plus augustes. (a)

Les seuls ministres de la religion sont exceptés de la loi

---

(a) Le mariage est d'institution divine ; je doute que les monasteres puissent prouver une aussi noble origine. Ce n'est pas que je ne les respecte infiniment , puique la religion les autorise ; je sçais que des hommes d'une éminente vertu , dans un enthousiasme céleste , ravis de la bonté du premier Être , ont fondé les monasteres , pour qu'il y eût , sans cesse , sur la terre des créatures occupées à chanter les louanges du Créateur ; mais ces saints personnages ne voyoient que le bien de leurs établissemens respectables , & nous en voyons le mal : ils ont cru que les hommes qui peupleroient les cloîtres , y seroient appelés comme eux. Eh ! comment ces hommes de Dieu , qui vouloient mettre un mur d'airain entre le vice & l'homme , auroient-ils pu prévoir que notre corruption seroit servir ces

commune ; mais je voudrois que le nombre des réguliers , ou moines , fût un peu diminué , & qu'il entrât un peu moins de motifs humains dans les raisons qui font embrasser cet état. J'honore & je révére

---

mêmes murs , élevés par leur piété , pour y renfermer & les vices & les hommes ? Car enfin c'est notre corruption qui fait les mauvais moines : on se répand en injures contre les ordres religieux ; mais sont-ce donc les ordres qui vont chercher les sujets ? Non , s'il y a de mauvais moines , c'est notre avarice , c'est notre orgueil qui les fait : c'est pour enrichir un aîné , qu'on fait moine un cadet ; c'est pour se retirer de la misère , qu'on se retire dans un couvent ; & c'est par dépit contre l'amour , qu'on va se renfermer dans un cloître , &c.

un religieux, qui s'est retiré du monde pour pratiquer plus sûrement les vertus Chrétien-  
nes, & pour inspirer l'amour de ces vertus par son exem-  
ple, la plus persuasive de tou-  
tes les prédications. Mais un  
moine qui, parce qu'il porte  
une jaquette brune, ou grise,  
des souliers, ou des pantou-  
fles, une barbe à la Turque,  
ou à la Françoisise, &c. croit  
avoir rempli les devoirs de  
son état; qui d'ailleurs me-  
tient des propos gaillards, &  
se livre aux plaisirs, qu'il a  
fait vœu de quitter: un moi-  
ne, dis-je, de cet acabit, s'il



## 42 AVIS SUR LES CULTIV.

en est , je le méprise souverainement.

Je sens que cette longue tirade sur le mariage , n'est pas ici trop bien placée ; mais j'y ai été entraîné comme malgré moi , il y auroit même encore une infinité de choses à dire sur ce chapitre intéressant , que j'abandonne à la sagacité du lecteur.





# A V I S AUX RICHES.

*Sur les Pauvres.*

**L**A misere est aussi dangereuse en politique, que le vice l'est en morale; ce sont deux principes destructeurs, deux gouffres où vont s'abymer les générations futures. Otez la misere & le vice, & vous repeuplerez la terre, & vous verrez vos champs se couvrir

de moissons & vos troupeaux  
couvrir vos prairies ; la joie  
viendra descendre dans le  
cœur du laboureur ; il se ré-  
jouira dans ses enfans ; & ses  
enfans feront autant de liens  
qui l'attacheront à la patrie,  
& autant d'instrumens de plus  
pour le labourage ; & , com-  
me ces instrumens font la fer-  
tilité des campagnes , si vous  
voulez féconder vos terres ,  
multipliez la fécondité de vos  
filles : la raison en est que le  
meilleur engrais qu'on puisse  
donner aux campagnes , ce  
sont les bras pour les remuer :  
or ces bras si précieux , ce

sont les filles qui les font ; & les filles ne les font pas seules , il faut donc les marier.

Riches de la terre ! il faut marier de pauvres filles ; & vous portez aux doigts des diamans qui en marieroient cent ? & vos femmes portent à leurs oreilles de quoi marier toutes les filles de vos seigneuries ?

Je vais rapporter , à cette occasion , une petite aventure qui n'est pas tout-à-fait étrangère à mon sujet. Si , en la lisant , on ne se sent pas le cœur ferré , on sera bien dur ; ou l'auteur est bien mal-



adroit. C'est un ami qui m'écrit, il est le héros de la pièce; je souhaite qu'il ait des imitateurs.

Il y a quelques années que, me promenant dans les jardins de N\*\*\* (a), village à

---

(a) L'auteur avoit placé la scène en Angleterre, quoiqu'elle se soit réellement passée dans un village à dix lieues de Paris; je ne sçais par quelle manie, quand nos auteurs traitent quelque sujets honorables pour l'humanité, ils en vont transférer la scène dans un pays étranger.

L'anglomanie, cette espèce de contagion, qui gagne toutes les têtes, provient, en partie, de la grande quantité de Romans ajustés à l'Angloise. On sçait bien que ce qu'on lit n'est qu'une fable, mais on ne s'y intéresse pas moins; &c

quelques lieues de Paris , sur  
ces bords agréables & ferti-  
les que la Seine arrose avant  
d'entrer dans cette ville , je  
crus entendre du bruit dans  
un bosquet voisin ; je prêtai  
l'oreille ; & , comme la char-

---

l'esprit est , en cela , la dupe du cœur ,  
comme dit M. de Fontenelle. Il y a à  
parier que , de cent jeunes gens qui re-  
gardent les Espagnols comme des rodo-  
mons , & les Anglois comme des sages ,  
il y en a la moitié qui doivent ces diffé-  
rens sentimens à la différente impression  
qu'ont fait sur eux les Romans Fran-  
çois , vêtus à l'Espanole ou à l'Angloise ;  
& peut-être ne serions-nous pas à nos  
propres yeux si frivoles , si nos Roman-  
ciers n'affectoient point de baptiser Fran-  
çois tous les héros de la frivolité.

mille étoit haute & touffue ;  
j'entendis , sans être apperçu , à-peu-près les paroles suivantes : je passe sur les doux propos que j'ai tous oubliés : mais je n'oublierai jamais ces paroles qui me fendirent le cœur.

» Hélas ! mon bon ami ; il  
» faut nous séparer, c'est la raison  
» fon & la vertu qui l'ordon-  
» nent : si nous étions mariés ,  
» nous ferions des enfans ; &  
» ces enfans, qui les nourriroit ?  
» Seroit - ce nous ? ..... Eh !  
» nous n'avons pas de quoi  
» nous nourrir nous-mêmes...  
» *J'aime mieux dire : Que de-*  
» *viendrai-je ?*

»viendrai-je ? que de dire à mon  
»enfant : Que deviendras-tu ?..

»Il nous faut deux cens francs  
»pour nous mettre en mé-  
»nage ; & où les prendre ?...

»Mon pauvre pere peut à  
»peine gagner de quoi se  
»nourrir , & c'est toi qui fais  
»vivre ta mere.... Et ton

»parrain , reprit l'amant , il  
»est si riche ... Mon parrain !

»il n'en faut rien attendre.

»Avant qu'il eût fait fortune ,

»il étoit avare : depuis qu'il

»est riche , il est insensible. »

Je n'en entendis pas davan-  
tage ; je volai dans le bos-



quet ; & je vis , sous les hail-  
lons de la misere , sous les  
plus pauvres vêtemens de vil-  
lage , les deux plus belles  
images de la divinité.

Le garçon , beau , jeune  
& vigoureux , qualités bien  
propres à déterminer une  
jeune fille au mariage , étoit  
couché sur le gazon aux pieds  
de sa maîtresse , dont la conf-  
titution saine , la figure inté-  
ressante , & le teint frais &  
vermeil , annonçoient à son  
amant des qualités tout aussi  
déterminantes aux doux liens  
de l'hyménée : l'amour étoit

dans leurs yeux, mais la pudeur & la vertu étoient dans leur ame.

Mon apparition subite dans un lieu où ils se croyoient seuls, les troubla : je lus, sur le visage de la belle, l'embarras que je lui causai, & je crus démêler dans ses yeux cette inquiétude de l'innocence, quand elle craint d'avoir donné quelque soupçon contre elle; mais je feignis de n'en rien voir; &, sans leur rien laisser soupçonner de mes intentions, (car vous sçavez que j'avois résolu dans mon cœur de faire leur bonheur,)

je les priaï, sous un prétexte, de me conduire chez le curé.

Chemin faisant, je questionnai mon couple amoureux; l'ingénuité de leurs discours m'annonça l'heureuse simplicité de leur ame, & j'appris des détails qui ne firent qu'augmenter mes favorables dispositions pour eux; enfin nous arrivâmes: le curé étoit sur sa porte; je lui demandai un moment d'audience, & l'engageai à faire entrer les jeunes gens chez lui, jusqu'à ce que je l'eusse entretenu; il le fit; me con-

duisit dans sa chambre , & je restai seul avec lui.

Monfieur , lui dis-je , connoissez-vous ces deux enfans ? .... Si je les connois ? me répondit-il ; ils font tous deux l'exemple de ma paroisse.

Le garçon est honnête , laborieux , intelligent. Son pere étoit collecteur. Il fut mis en prison pour les deniers du Roi : le jeune homme offrit le peu qu'il avoit , pour sa liberté ; elle lui fut refusée , parce qu'il n'offroit pas assez. Environ six mois après , un loup furieux , qui rava-



geoit tout le canton, vint porter l'épouvante & l'effroi dans le village: notre jeune homme entreprit d'en délivrer le pays; il y réussit, il tua le loup, & le porta chez l'intendant. Monsieur, dit-il, en lui en montrant la tête, je viens vous demander la liberté de mon pere, & vous apporter sa rançon; l'intendant la lui accorda, & le fit récompenser.

Quelques seigneurs des environs, chez qui le loup avoit causé des dommages, firent entr'eux une petite quête, pour le brave défenseur de la

sûreté de leurs troupeaux. De ces dons réunis, & de quelques coins de terre qu'il avoit eu de ses épargnes, il acheta, dans le village, une petite maison, où il vivoit pauvre, mais content, dans le sein de sa famille; mais le ciel lui réservoit bien des épreuves. Le feu prit à cette maison, il y a environ deux ans; son pere, infirme & malade, étoit couché: le premier soin du jeune homme fut de se sauver; mais, n'apperveant pas son pere, il s'élance courageusement à travers les flammes; court à la chambre du

malade : il entroit , quand une poutre à demi-brûlée tombe à ses pieds & lui ferme le passage. L'intrépide jeune homme ne se rebute point ; il se saisit d'un pieu que le hasard lui présente ; & , à force de coups , & à l'aide des flammes , il fait une ouverture ; il entre , saute au lit du vieillard , l'emporte : & , comme il descendoit , l'escalier s'écroule , & le fils & le pere tombent dans les décombres. On fut quelque-tems sans pouvoir les retirer. Le garçon ne fut que légèrement blessé : mais il eut la

douleur de voir expirer son pere. Depuis ce tems, il soutient sa mere, qui vient de perdre la vue à la suite d'une maladie qui a achevé de le ruiner.

La jeune fille est l'exemple du village : c'est la vertu même : il y a quelques jours qu'elle vint me trouver, pour m'ouvrir son cœur. Elle m'avoua qu'ils s'aimoient tous deux, mais que leur misere commune s'opposoit à leur union : elle me pria d'aller trouver son parrain, bourgeois de Paris, vieux garçon, fort à son aise, pour



l'engager à l'aider de quelques secours, & me fit entendre que vingt pistoles suffiroient pour leur établissement.

J'y allai : mais je trouvai un homme dur, impitoyable, qui, sur l'ouverture que je lui en fis, me répondit avec humeur, qu'il n'avoit rien à faire pour elle : que les filles pauvres ne devoient point songer à se marier : & que, tant que j'aurois de pareilles visites à lui faire, il m'en dispensoit très-volontiers.

Ce discours, auquel mon

ministere ne m'expose que trop souvent, ne me rebuta point : je le pressai ; je le sollicitai : enfin je fis tant, qu'il eut la bassesse de m'offrir un écu pour le mariage de sa filleule. Je l'acceptai, de peur de l'aigrir ; je le remerciai, le plus qu'il me fut possible, de ce généreux effort, & le priai de me permettre de le revoir ; mais c'est ce qu'il me fut impossible d'obtenir.

Voilà comme sont les gens d'église, me dit-il, en m'apostrophant d'une épithete un peu trop cavaliere ; ils s'introduisent dans les maisons,

pour en tirer jusqu'au sang le plus pur, & n'en sortent jamais les mains vuides. Il est vrai, Monsieur, lui répondis-je, que je les ai bien pleines.... Oh ! parbleu, à qui la faute ? Si je vous avois cru, vous en auriez davantage ; mais, graces à Dieu, je ne donne pas dans toutes ces excroqueries religieuses : & si tout le monde pensoit comme moi, tous ces porte-foutanes ne seroient pas si gras..... Si tout le monde pensoit comme vous, que deviendrait la charité ?..... La charité ! oh ! je l'aurois juré ! la charité ! C'est-

là leur grand cheval de bataille; ils prêchent la charité, & ne la font pas. La charité la mieux entendue, est de songer à soi. Eh! que m'importe à moi, que ma filleule se marie, ou non? Qu'elle reste fille; je suis bien resté garçon. Ne faudra-t-il pas qu'après vingt ans de travaux & d'inquiétudes, pour amasser le peu que j'ai, je donne mon bien au premier venu; & cela, pourquoi? pour satisfaire les amourettes & les caprices d'une fille, qui, au fonds, ne m'est de rien..... Mais, Monsieur, qui vous dit



de donner votre bien ? .....  
Je vous demande..... Et  
moi, M. le quôteur, je vous  
réponds que je ne donnerai  
rien. Vous devriez rougir de  
la démarche que vous faites,  
si les gens de votre état sça-  
voient rougir. Apprenez de  
moi, M. le curé, que votre  
ministere est de veiller sur la  
conduite de la jeunesse, &  
non point de vous prêter à  
ses folies; c'est-là ce qui de-  
vrait vous occuper. Prêchez  
la continence, tâchez d'en  
donner l'exemple, ne souf-  
frez pas que de jeunes filles  
s'amourachent en étourdies

du premier *godelureau* qui leur aura frappé la vue ; & ne venez pas roder dans les maisons , pour attraper de quoi satisfaire les passions de la jeunesse. Au reste , monsieur l'entremetteur , je suis bien bon de vous donner des raisons..... & là - dessus il me tourna le dos.

Voilà la réception que m'a faite ce parrain charitable ; j'en suis encore pénétré. Vous me direz que j'aurois dû leur donner les vingt pistoles dont ils ont besoin pour se marier ; & il y a long - tems que je l'aurois fait , si je l'avois pu ;

mais sçachez, mon cher Monsieur, que je suis moi-même un des plus pauvres habitans de ma paroisse : ma cure relève de l'abbaye de \*\*\*. Je suis à portion congrue ; le voisinage de Paris enchérit les denrées, & , sans quelques paroissiens charitables, je n'aurois pas de quoi vivre.

Tout en me contant cette histoire, le bon curé répandoit des larmes ; je pouvois à peine retenir les miennes : sa franchise, sa candeur & sa sensibilité me perçoient le cœur. Cher & bienfaisant mortel, lui dis-je, partagez

ma joie; ces honnêtes enfans, dont vous connoissez la misere & la vertu, avoient touché mon cœur; je sçavois qu'ils étoient amans; j'ai entendu leur conversation; j'ai vu leur ame toute nue dans leurs discours; je me suis attendri sur leur malheureux état, & j'allois leur donner les deux cens francs, dont ils ont besoin pour se mettre en ménage, quand il m'est venu dans l'esprit de vous consulter auparavant. Vous jugez bien que ce que vous m'en avez dit, ne m'a pas fait changer de sentiment: au



contraire, je voulois leur donner deux cens livres, je leur donne cent écus; mais je ne veux point qu'ils sçachent d'où leur vient ce bienfait; je vous remettrai l'argent, & vous les marierez.

A ce discours, auquel il n'étoit point préparé, il me sauta au cou, & nous nous tenions embrassés, lorsque la jeune fille, laslée d'attendre, s'avisa de monter.

Dès qu'il l'apperçut, il oublia & sa priere & sa promesse: Voyez, ma chere enfant, lui dit-il, voyez en Monsieur votre protecteur,

votre bienfaiteur , votre pere. Il vous marie ; il vous donne cent écus pour vous établir.

La jeune fille , frappée & comme étourdie de cette heureuse nouvelle , à laquelle elle ne s'attendoit pas , resta comme immobile , ne répondit rien , sortit , & remonta avec son amant.

Je ne sçaurois vous peindre ce délicieux moment ; c'est le plus doux de ma vie ; nos deux amans vouloient parler : mais le sentiment éteignoit leur voix : ils se précipitent à nos genoux , ils les embrassent ,

les ferrent contre leurs cœurs ; des larmes de joie , plus éloquentes que les plus grands remerciemens , furent les marques sinceres & touchantes de leur reconnoissance.

Nous les relevâmes ; nous nous embrassâmes tous : le curé pleuroit & rioit alternativement ; la jeune fille s'empara de mes mains qu'elle baisoit toutes deux ensemble & chacune séparément : le garçon en fit autant. Pendant toute cette scene , où nous ne dîmes pas un mot , j'avois le cœur

déchiré (a) de plaisir.

Je quittai le bon curé, avec promesse de revenir huit jours après, pour la célébration des noces, à ce mot de *noces*, vous croyez toucher à la catastrophe, & qu'un heureux mariage va terminer cette petite aventure; mais

---

(a) J'ai hasardé cette expression qui, je crois, rend assez bien cet état moyen entre la peine & le plaisir, où se trouve le cœur à certaines scènes de sentiment. J'ai éprouvé qu'aux reconnoissances, par exemple, quand la sensibilité tire les larmes des yeux, & que le plaisir les renforce, le cœur est dans un état qui me paroît ne pouvoir être exprimé que par le mot *déchirer*.



vous n'y êtes pas encore. Un homme assez bien mis, mais d'une figure dure & revêche, va sortir d'un carrosse doré, pour retarder le bonheur de nos amans, & peut-être le plaisir que vous auroit fait leur union; c'est ce que j'appris à mon retour, & ce que je crois devoir vous apprendre ici: cet homme est ce même parrain que nous avons vu si peu traitable, & que cette scène va achever de nous peindre.

La visite que lui avoit fait le curé, lui fit penser que le mariage de sa filleule ne de-

voit pas être loin, &, comme il entroit dans ses vues de s'y opposer, il avoit cru devoir faire une nouvelle tentative auprès d'elle, & se servir de son droit de parrain, ou, au défaut de celui-là, du droit de fer, que les riches ont sur les pauvres, pour en obtenir ce qu'elle lui avoit constamment refusé.

Monsieur, dit-il au curé, vous êtes venu me voir pour m'engager à marier ma filleule : je n'ai point cru devoir me prêter à son établissement, parce que j'avois

d'autres desseins sur elle , les voici. J'ai cinquante ans , & je suis garçon : j'ai de la fortune , & n'ai point de parens. Il me faut une gouvernante , ou femme de charge , comme vous voudrez l'appeller , qui me soit attachée , & que je puisse mettre à la tête du détail de ma maison : elle aura l'œil sur mes domestiques : elle fera chargée du soin du ménage : & cette espece d'apprentissage lui servira pour conduire le sien. Je ne veux point lui donner de gages : mais je lui assurerai une rente dont

dont elle jouira de mon vivant ; & , à ma mort , je lui laisserai de quoi vivre.

Cette proposition , qui désoloit le jeune homme , parut honnête au curé , & très-dés-honnête à la fille , qui connoissoit son parrain. Monsieur , lui dit-elle , avec cette tranquille fermeté que donne la vertu , vos offres généreuses ne me feront point oublier ce que je me dois ; je suis pauvre , mais vertueuse : ne croyez pas que ce soit l'amour qui me fasse rejeter les avantages que vous me promettez : je les accepterois , si je pou-



vois les concilier avec l'honneur ; je rougis d'entrer , devant M. le curé , dans un détail si humiliant & pour vous & pour moi : & si vous ne m'aviez fait connoître tous les risques que j'aurois à courir , en entrant à votre service , il y a un an que j'y ferois : ne me forcez point à découvrir des horreurs que je voulois me cacher à moi-même. Avez-vous donc oublié les violences ?..... Que diable veut - elle dire avec ses violences , l'impertinente ! Elle est coëffée de ce drôle-là , je le vois bien ; mais j'y mettrai

bon ordre , & nous verrons si Monsieur les mariera sans mon consentement. M. le curé, souvenez-vous au moins que vous m'en répondez ; je vous en charge : n'allez pas vous laisser séduire par ce faux étalage de vertu. L'amour en sçait diablement long ; mais si je ne suis pas plus fin que lui , je ferai plus fort , & vous, M. le galant , vous aurez de mes nouvelles.

Le curé vouloit l'appaiser ; mais il partit sans daigner l'écouter , & laissa nos deux amans dans la plus cruelle inquiétude.

La jeune fille s'abandonna aux pleurs : elle raconta au curé les criminelles tentatives qu'il avoit osé faire sur sa vertu, & les indignes espérances qu'il avoit eu la bassesse de fonder sur sa misère. L'honnête curé en fut révolté, mais, comme il étoit de ces hommes foibles que la puissance des riches intimide, il n'auroit pas osé prendre sur lui de les marier, si je ne fusse venu, huit jours après, comme je lui avois promis.

Il me fit part de ce contretems & de l'embarras où il se trouvoit : je dissipai ses

craintes : je lui fis sentir que les menaces du parrain étoient des menaces vaines , puis que la fille avoit encore son pere : que d'ailleurs il avoit tenu les propos d'un homme riche qui s'appuie sur ses richesses , mais que tout son bien & tout son crédit ne pouvoient rien contre les loix : il se rendit à ces raisons , & , quelques jours après , le mariage se célébra dans sa maison même , au grand contentement des parties contractantes , comme vous le jugez bien , & , comme vous pouvez le présumer , à la satisfaction de tout le village.



Voilà, mon ami, le détail de l'heureuse aventure qui m'arriva, il y a environ quatre ans. Je goûte l'inappréciable plaisir d'avoir fait deux heureux : ils ont fait trois enfans : & j'ai enrichi ma patrie de trois nouveaux citoyens.

O mon ami ! qu'il sera consolant pour moi, sur le déclin de mes jours, quand les ans auront blanchi mes cheveux, dans cet âge d'infirmité où l'ame usée, pour ainsi dire, par le tems, & ne pouvant ni s'élancer dans l'avenir, ni s'arrêter sur le présent, ne s'occupe plus que du passé !

Qu'il me fera doux , ô mon ami ! de me rappeler cette heureuse époque de ma vie où la Providence m'a choisi pour être l'instrument du bonheur de deux êtres sortis de ses mains , qui , sans moi , auroient été malheureux ?

Suit une apostrophe aux riches , qui m'a paru assez bien faite , quoiqu'un peu outrée , mais il faut pardonner quelque chose au zèle amer qui l'a dictée. Au reste , les honnêtes gens , qu'elle ne regarde pas , ne s'en offenseront point , & les âmes dures ,

qui pourroient s'y reconnoître , ne sçauroient trop la lire.

Riches de la terre , dit l'auteur dans un enthousiasme patriotique , descendez de votre grandeur : daignez jeter les yeux sur vos semblables : je viens de faire trois êtres pareils à vous : je viens d'en rendre deux préférables à vous , puisqu'ils sont heureux & que vous ne l'êtes pas. Riches de la terre , sentez-vous ce que je viens de faire ; votre cœur d'airain est-il brisé par le plaisir d'apprendre que , sous l'humble

toît de la misere , je viens de  
loger le bonheur ?

Etes-vous citoyens ? Sça-  
vez-vous ce que c'est que de  
donner des hommes à la pa-  
trie ? Un de ces trois enfans  
cultivera cette terre , dont  
vous mangez le pain ; un au-  
tre se fera tuer pour l'hon-  
neur de cette patrie que vos  
vices déshonorent , & pour  
défendre ces biens qui font  
& votre orgueil & votre  
dureté ; & l'autre passera les  
mers , pour arracher du pro-  
fond des entrailles de la terre  
ces métaux précieux sur les-  
quels s'endort votre molle



& coupable indolence (a).

O ma patrie ! si le sort  
m'avoit fait riche , & que le  
ciel , malgré mes richesses ,  
m'eût donné le cœur que j'ai ,  
je n'aurois pas tenté de vous  
illustrer par un luxe insolent ;  
je n'aurois pas cherché à vous  
donner la supériorité sur vos  
rivaux en cuisiniers , baladins  
& autres gens de cette im-  
portance ; mais j'aurois fait  
servir mes richesses à nourrir

---

(a) On dira qu'une indolence , qui s'en-  
dort sur des coussins de métaux , n'est  
pas trop douillette , & on aura peut-être  
raison ; mais j'ai déjà demandé grace pour  
mes incorrections.

celui qui a faim , à vêtir celui qui est nud , &c. Je n'aurois pas regardé la fortune comme une barriere entre le pauvre & moi ; mais je me ferois dit : Le pauvre est mon frere : il est de *chair* comme moi , pourquoi le mépriserois-je ? Il gémit dans la misere : il périt dans l'indigence , pourquoi l'abandonnerois-je ? C'est, le hafard qui m'a fait riche : le hafard peut le faire riche à son tour , & à mon tour , je puis devenir gueux.

Cette morale n'est pas sublime , mais elle est vraie. Peres de famille , inspirez-la

## 84 AVIS AUX RICHES.

à vos enfans : apprenez-leur à être bons : nourrissez, échauffez dans leur ame cette précieuse vertu , le plus bel apanage de l'homme. Vous pouvez abandonner leur esprit à des maîtres étrangers : mais que leurs cœurs soient dans les vôtres : qu'ils apprennent les sciences de ceux qui les enseignent , mais qu'ils apprennent la vertu de ceux qui leur ont donné la vie.





A V I S  
S U R  
L'ÉDUCATION.

**T**OUTES les girouettes littéraires sont actuellement tournées du côté de l'éducation : il n'y a si mince auteur qui ne dise son mot sur cet article intéressant ; mais il est à craindre qu'on ne fasse comme la bonne grand-mère de Henri IV, qui, à force de caresser les enfans de sa fille, les étouffoit.



Il est certain que l'éducation pourroit être meilleure ; mais il est aussi certain que , toute défectueuse qu'elle est , elle est préférable à la plûpart de celles que l'on propose. Elle a au moins un avantage , elle est pratiquée , & presque toutes celles qu'on imagine , sont impraticables.

Les uns voudroient que , pendant les douze ou quinze premières années , on abandonnât les enfans à eux-mêmes : c'est au grand apôtre de la réforme de l'éducation que nous devons cette heureuse découverte ; & s'il n'a pas

trouvé des peres pour la mettre en pratique , il a trouvé des auteurs pour en vanter les bons effets. D'autres voudroient que ces douze ou quinze premieres années fussent employées à l'étude de la géométrie , des mathématiques & autres sciences abstraites ; & ce systême , tout fou qu'il est , a trouvé des défenseurs & des partisans.

De ces deux systêmes si différens , qui ont partagé , pendant long-tems , la tumultueuse cohue (a) des gens de

---

(a) J'ai cru devoir , pour parer aux traits de la malignité , mettre ici en note

lettres , il résulte que les auteurs du premier ne croient les enfans propres à rien , & que les auteurs du second leur prêtent une intelligence au-dessus de leur portée.

L'expérience , le plus sûr guide dans des pareilles matieres , est également contraire aux deux partis , elle indique naturellement la voie qu'il faut suivre entre deux routes si opposées , & nous ramene au grand chemin ,

---

que quelques hommes supérieurs , dont je fais profession de respecter les lumieres & les connoissances , ont aussi écrit sur ce chapitre intéressant.

dont les Universités, depuis près de dix siècles, ne se sont pas encore écartées. Mais quelqu'un s'est avisé de dire qu'on pourroit apprendre le latin en deux ans, & que tout le tems qu'on y met de plus, est du tems perdu : & tout le monde a répété que le tems des études est un tems perdu : & les Universités ont été regardées comme inutiles, & l'éducation publique, comme vicieuse, & dans l'effervescence du zèle, on auroit volontiers demandé la suppression & des collèges & des régens.



Je sçais bien qu'on peut apprendre le latin en deux ans : mais je sçais aussi qu'un enfant ne le peut pas, & que, telle nouvelle méthode qu'on invente, on ne viendra jamais à bout de faire entrer, en si peu de tems, la langue latine dans une tête de sept à huit ans. Ce n'est pas que je croie le latin plus difficile à apprendre que toute autre langue, mais c'est que je ne crois pas les enfans en état d'apprendre aucune langue avant quinze ou seize ans, par principes, s'entend ; car, à tout âge, on peut apprendre par rou-

tine. Qu'on ne me cite pas des exemples ; ils ne prouvent rien : jamais des faits particuliers n'ont pu balancer l'expérience : & d'ailleurs si , avant de citer des exemples , on se donnoit la peine de les examiner de près , ou l'on verroit des faits étrangement grossis , ou des phénomènes qui ne sont pas dans l'ordre.

Eh ! que feroit-on des enfans depuis six ans jusqu'à quinze ? De quoi rempliroit-on ce vuide de neuf années ? De rien , absolument rien : car j'appelle *rien* ces arts de pur agrément , qui ne ser-

vent qu'au plaisir , & que d'ailleurs on peut apprendre en faisant ses études.

Or c'est pour remplir ce vuide , que nos peres qui , s'ils n'avoient pas autant d'esprit que nous , avoient au moins autant de bon sens , ont imaginé d'occuper les enfans à ce que l'on appelle *les humanités*.

Nos Rois ont successivement chargé de ce soin important les Universités : & les grands & les petits se sont empressés d'envoyer leurs enfans dans les collèges , pour y apprendre , en huit ou neuf

années qui auroient été perdues chez eux , ce qu'à la vérité , ils auroient pu apprendre en deux ans , mais à un âge où deux ans sont plus précieux que les quinze premières années de l'enfance.

D'ailleurs , dans les collèges on accoutume les enfans à la vie réglée , à la discipline , à l'ordre ; & l'on prépare leurs cœurs à recevoir les précieuses semences de la religion : il y a plus qu'on ne pense , de ces sublimes destructeurs de notre antique éducation , qui seront charmés de retrouver un jour ,



au fond de leur cœur, ces vieux principes de religion qu'ils ont puisés dans les collèges, & qu'ils se repentiront de n'avoir pas assez écoutés.

Chez les parens, au contraire, une vie molle & oisive, les plaisirs corrupteurs du monde, les exemples trop souvent dangereux des maîtres & des domestiques, & plus que tout cela, la négligence des peres, la foiblesse des meres, & la coupable condescendance des précepteurs, accoutument les enfans à l'orgueil, à la paresse, à la dissipation.

Comparez la manière de vivre & les amusemens des enfans chez leurs parens, avec leur vie & leurs divertissemens dans les collèges. D'un côté, ce sont des repas délicats & mal-sains, des bals, des concerts & des spectacles, qui énervent les tempéramens & les cœurs : de l'autre, c'est une vie frugale & dure, un sommeil long & réglé, des promenades au loin, & les plaisirs purs & salutaires de la lutte, de la course, de la balle & du battoir.

Des pareils jeux rappellent

cette éducation mâle & guerrière du législateur de Lacédémone; il seroit à souhaiter que nous ne perdissions pas si-tôt de vue ces exercices salutaires : nous n'aurions à craindre ni l'ennui qui accompagne l'oïveté, ni la pauvreté qui la suit; mais, comme je l'ai dit ailleurs, nos enfans sont élevés comme des Spartiates, & nous vivons comme des Perses.

Mais je suppose à un enfant docile un pere instruit; je lui donne une mere tendre sans foiblesse, un précepteur habile & des domestiques honnêtes;

honnêtes : certes un enfant aussi-bien entouré ne peut faire que de grands progrès. Mais prendra-t-il chez ses parens , comme dans les collèges , le goût du travail , de l'étude , de la méthode , l'émulation , ce ressort actif qui fait mouvoir les ames & les arrache à leur inertie : cet aiguillon puissant qui fait les sçavans & les héros , l'émulation peut-elle se faire entendre au cœur , d'un enfant qui n'a chez son pere ni rival à effacer , ni concurrent à craindre ?

Je ne suis entré dans ce  
E



détail , que pour faire sentir combien est peu réfléchie cette assertion si souvent & si étourdiment répétée , que le tems passé dans les collèges , est un tems perdu : comme si ces premières années de notre enfance , où la nature , encore incertaine , peut prendre toutes les formes & recevoir toutes les impressions ; comme si , dis-je , ces premières années pouvoient être mieux employées qu'à fortifier le corps , & à développer l'esprit.

Quant à ceux qui regardent l'étude du latin comme

inutile , on peut leur appliquer un proverbe tiré de cette même langue , & que l'urbanité françoise m'empêche de traduire : *Margaritas ante P.....* Et j'aimerois autant dire qu'aucun des peuples de l'Europe n'a le sens commun , que de me déclarer contre un usage universellement reçu dans tous les tems & dans tous les lieux.

Quoique je m'annonce pour un partisan de l'éducation des collèges , je n'en dissimulerai pas les défauts : les déguiser ,

ce feroit mal : les taire , feroit encore plus mal : je dirai donc , avec ma franchise ordinaire , tous les vices que je remarque : je les grossirai même un peu , pour les faire mieux appercevoir , & quand j'aurai tout dit , je me reposerai sur l'espérance d'une heureuse & future réforme.

Je crois d'abord que l'Université devroit s'occuper plus qu'elle ne fait de la langue françoise : les Romains , qui faisoient apprendre le grec à leurs enfans , ne leur laissoient point négliger la lan-

gue maternelle : & l'exemple des Romains est de quelque poids.

Le Traité de la Profodie françoise de M. l'Abbé d'Olivet ; les Tropes de M. Dumarfais : les Synonymes françois de M. l'Abbé Girard , &c. &c. devroient être des livres classiques.

En apprenant aux enfans la langue de leur pays , ce qu'il est très-aisé de concilier avec l'étude du latin , il faudroit leur en apprendre l'histoire : & , au lieu de leur charger la mémoire d'une foule de faits , ou inutiles , ou



peu curieux , on les familiariseroit avec les anecdotes intéressantes, qui marquent les différentes époques de notre monarchie , & celle des états voisins.

Quand on les auroit ainsi préparés à suivre le fil de notre histoire , on la feroit entrer dans le plan des études , & on y joindroit les histoires des autres peuples de l'Europe, particulièrement de ceux qui ont avec nous des rapports , soit d'intérêts politiques, soit de commerce.

Toutes ces acquisitions essentielles n'empêcheroient

point l'étude des Histoires anciennes & Romaines; elles pourroient même marcher d'un pas égal, & donner lieu à des paralleles intéressans.

Je voudrois encore que les histoires particulieres, ou du moins les traits principaux de la vie de nos grands hommes en tout genre, fussent lus dans les classes. Sans fouiller bien avant dans nos Annales, nous trouverions dans les seules histoires des Montmorenci, de Turenne & de Condé une foule de traits de grandeur, de générosité, de bonté, compara-

bles à tous ces hauts faits Grecs, ou Romains, que nous ne priferions peut-être pas tant, s'ils étoient plus près de nous.

Un écolier de cinquieme ſçait que Brutus a aſſaſſiné ſon fils pour la cauſe de la patrie, qui, par parenthèſe, étoit auſſi la ſienne (a); & il vous

---

(a) Le trait de Brutus, ſi beau, ſi grand, ſi vanté, eſt celui d'un ambitieux qui ne connoît rien de ſacré. C'eſt un politique adroit & méchant, qui profite des circonſtances pour en venir à ſes fins, & qui auroit maſſacré ſans pitié tous ſes parens & tous ſes amis, ſi, ſur leurs corps expirans, il eût cru pouvoir

dira ce qu'il a entendu dire  
 a tant d'autres, qu'il est bien  
 beau & bien noble pour un  
 pere d'égorger son propre  
 fils pour le salut de tous ;  
 mais il ne vous dira pas qu'au

---

s'élever. C'est un homme qui s'est servi  
 du mot *patrie* chez les Romains, à-peu-  
 près comme, chez nos peres, les factieux  
 se servoient du mot *religion*, pour mas-  
 quer leurs desseins criminels : nos anciens  
 Maires du palais en ont fait autant que  
 lui ; & Brutus, dont on parle tant, ne  
 vaut pas mieux que Pépin, dont on ne  
 parle pas : il est vrai que ce dernier n'a pas  
 eu la gloire de teindre ses mains pater-  
 nelles du sang de son fils ; & puis Brutus  
 étoit un *Romain*, & Pépin n'étoit jamais  
 qu'un *François*.



siege de Belveder le brave Sanguinet (a), qui en étoit gouverneur , ne discontinua pas de faire lancer des pierres dans le camp ennemi , quoiqu'il eût appris qu'on avoit attaché ses deux fils dans l'endroit le plus exposé. Il vous dira que Décius s'est dévoué pour la patrie ; mais il ne vous dira pas , ou du

---

(a) Un des fils de ce zélé défenseur de sa patrie fut tué par les pierres que son pere faisoit jeter sur les ennemis ; l'autre eut le bonheur d'échapper , & lui fut renvoyé quand on leva le siege de la place. Cet événement se passa sous le regne de Philippe le Bel, vers l'an 1288.

moins il ne vous auroit pas dit, avant la célèbre tragédie du siege de Calais, le trait héroïque & sublime des six bourgeois de cette ville. Il vous dira qu'Horatius Coclès seul, à la tête d'un pont, a soutenu l'effort de l'armée de Porfenna: mais il ne vous dira pas que, dans une circonstance à-peu-près pareille, à l'attaque d'un pont jetté par les François sur le Gari-glian, l'intrépide chevalier Bayart a seul arrêté, pendant bien plus de tems que le Romain, les troupes Espagnoles qui vouloient s'en emparer.

E vi

Il vous dira que Marc-Aurele fit distribuer du pain & des médicamens au peuple, dans un tems de famine & de peste : mais il ne vous dira pas que Du Guesclin a vendu ses terres, & Turenne sa vaisselle, pour faire vivre leurs armées. Eh ! comment vous le diroit-il ? Son Précepteur ne le sçait pas lui-même (a).

Je cite des exemples très-connus : & je mets en fait que la vingtieme partie de

---

(a) Ceci souffre des exceptions : il y a des Précepteurs très-estimables & très-lettrés ; mais ils sont rares : *Rara avis.*

ceux des étudians qui sçavent l'histoire de Brutus, de Décius, d'Horatius Coclès, ou de Marc-Aurele, ne sçait pas celle de Sanguinet, des bourgeois de Calais, du chevalier Bayart, de Du Guesclin, ou de Turenne.

Nous avons un *Selectæ* *è profanis*, pourquoi n'aurions-nous pas un *Selectæ* *è patriis*? Que l'Université paroisse seulement le desirer, & vous trouverez vingt auteurs qui s'empresseront de concourir avec elle au bien général.

En seconde & en rhétorique, au lieu de s'appesantir



sur les auteurs Grecs ou Latins, & d'en faire l'objet exclusif de l'occupation des classes, on pourroit y mêler l'étude de nos bons auteurs : on pourroit lire les beaux endroits de nos grands poëtes & de nos grands orateurs : on pourroit comparer les mêmes morceaux traités par différens auteurs, & traduits en différentes langues : les Odes d'Horace, & celles de Rousseau : l'Enéïde de Virgile, avec le Télémaque de Fénelon : les Fables de Phédre, avec celle de la Fontaine, &c. &c. Par ce moyen, on

SUR L'ÉDUCATION. III

formeroit le goût des jeunes gens, & on les mettroit en état de juger : car juger n'est que comparer.

Il est vrai que, pour pouvoir s'occuper de ces différens objets, il faudroit étendre un peu davantage le tems des classes. Mais en cela feroit-on mal ? Je sens tout le besoin, qu'ont les professeurs, de repos, & les écoliers de récréation : mais il faut convenir que les congés sont trop multipliés, & que les jours de vacances devroient être irrévocablement fixés à un jour par semaine dans les

semaines pleines , & à une demi-journée dans celles où il se trouveroit une fête. J'en excepte seulement les jours de distributions des prix : jours trop célèbres dans les fastes de l'Université , & trop glorieux pour les étudians , pour qu'ils ne soient pas éternellement fêtés.

Enfin je voudrois qu'on donnât dans les collèges une légère teinture de la géographie , & qu'un écolier de rhétorique fût en état de dire , par exemple , comment s'appelle la capitale de telle ou telle Province voisine de

la sienne; on rit en lisant ceci : on est étonné qu'un jeune homme sur la fin de ses études, soit assez neuf pour ignorer de pareilles choses. Il est cependant très-vrai, & je le publie à ma honte & à celle de mes chers camarades de collège, que de cent écoliers, ou environ, que nous étions en rhétorique, il ne s'en est pas trouvé un seul en état de répondre à une question de cette nature, que le Professeur, contre toute règle & tout usage, s'avisa de nous faire.

J'ajouterais encore qu'un



établissement avantageux pour la jeunesse , feroit de fonder dans les grands collèges une chaire particuliere destinée pour les langues modernes , telles que l'allemande , l'angloise & l'italienne.

Voilà à-peu-près les réformes & les augmentations que je crois nécessaires à nos humanités ; & il me semble qu'à moins de tenir à des préjugés , ou à des opinions particulieres , on ne peut disconvenir qu'en ajoutant au fonds de nos études publiques ces accessoi res intéressans , on formeroit un corps d'études

bien supérieur à tous ces rêves systématiques, à tous ces projets chimériques d'éducation, qui n'ont & ne peuvent avoir de réalité que dans le cerveau de leurs auteurs.

La réforme des études nous conduit naturellement à celle des étudiants; les collèges regorgent de jeunes gens qui n'annoncent aucunes dispositions: je voudrois que toute cette vermine scholastique fût impitoyablement renvoyée, & qu'on ne reçût dans la suite, que ceux en qui l'on recon-

noîtroit une espece de vocation aux belles-lettres. Cette réforme devroit sur-tout tomber sur les enfans du peuple , parce que l'éducation des enfans coûte plus aux pauvres qu'aux riches , & que le fils d'un artisan , ou d'un ouvrier , a plus besoin de sçavoir un métier que de sçavoir le latin.

A voir l'étonnante fourmil-  
liere d'étudians qui végétent  
dans Paris , il sembleroit que  
nous avons des esclaves pour  
cultiver nos terres , pour faire  
les gros ouvrages des artisans,  
pour servir sur terre & sur

mer , & que nous autres François nous devons passer notre nonchalante vie à faire des Vers ou des Romans.

Les valets , les ouvriers , les plus petits artisans envoient noblement leurs enfans dans les collèges : & ces enfans , enorgueillis de leur brillante éducation , méprisent leurs parens & leur état ; & ces mêmes enfans , tout bouffis de vanité & tout pleins de sçavoir , & n'en étant pas plus riches , ou se font moines pour vivre , ou se font auteurs pour ne pas mourir



de faim. Le premier moyen est sûr ; mais le second est bien douteux.

Il y a deux siècles que nous ne sçavions pas lire ; aujourd'hui nous sommes trop doctes ; en vérité nous sommes trop doctes , je le dis sérieusement ; la masse de la nation est devenue trop lettrée ; & , à commencer par moi qui fais ici le réformateur , tout le monde a la fureur d'écrire , & , qui pis est , de se faire imprimer.

Je voudrois qu'il parût un bon decret littéraire qui

défendît les auteurs en France, comme autrefois on y défendit les fauterelles, ou du moins, qui fixât le nombre des Dictionnaires, Romans, Héroïdes, Almanachs, &c. qui pourroient paroître annuellement; car, en vérité, nous avons comblé la mesure; & si l'on ne s'oppose vertement à la prodigieuse multiplication des auteurs & des ouvrages, il sera plus aisé de trouver à Paris un faiseur de vers, qu'un tailleur ou un boulanger; & en vérité, un tailleur, ou un boulanger, sont bien plus utiles dans un état.

Pour remédier à un pareil abus, j'imagine qu'on devroit enrégimenter les auteurs (a), & en faire une espece de communauté; de façon que, pour avoir le privilège de faire des livres sur le pavé de Paris, on fût obligé de se faire passer maître-auteur. Il y

---

(a) J'avois d'abord intention d'enfler cet article de la liste des auteurs à excepter; mais on sent bien qu'il ne peut & ne doit être ici question que de la populace lettrée, & que ces hommes privilégiés, que la nature semble n'avoir créés que pour éclairer les autres, sont au-dessus de la louange & de la critique.

y a bien des maîtres-peintres & des architectes jurés; pourquoi n'y auroit-il point des maîtres-poètes, ou des jurés-orateurs?

On accorderoit à ce nouveau corps un privilège exclusif, tel que celui du M\*\*\*, ou de la G\*\*\*. Chaque aspirant à la maîtrise seroit obligé de fournir son chef-d'œuvre, & de payer, *argent comptant*, les frais de sa réception.

Cet argent, s'il y avoit encore à la cour un fou en titre d'office, pourroit faire

F



un des jolis émolumens de sa charge.

Les académies , comme de droit , auroient la grande police , & tout auteur qui , sans être maître , s'aviserait de se faire imprimer , seroit , *ipso facto* , conduit aux Petites-maisons. C'est , je crois , la punition la plus analogue au délit.

Comme , pour entrer dans le corps , il y auroit quelques frais à faire , & que les auteurs ne sont pas , de leur nature , fort pécunieux , je pense , ( & c'est-là tout le fin de mon projet , ) que cette pénurie

SUR L'EDUCATION. 123

d'especes pourroit diminuer  
la démangeaison d'écrire, &  
que peu-à-peu,

Phoebus deviendrait sourd, & Pé-  
gase rétif.





# A V I S A U X M E R E S,

*Sur l'éducation des Filles.*

**H**EUREUX les maris dont les femmes ne jouent pas, a dit un critique ! Et moi j'ajoute : Heureux aussi les maris dont les femmes ne sçavent ni danser, ni chanter, ni jouer des instrumens (a) ! C'est cepen-

---

(a) On a cru devoir mettre ici en note, qu'il ne faut pas prendre ceci à la rigueur.

dant-là ce qui constitue la belle éducation : c'est à quoi se borne presque tout le sçavoir des filles.

Une fille bien élevée peut ne pas sçavoir un mot de l'histoire de son pays, & n'être pas en état d'écrire une lettre : elle ne doit pas même avoir la moindre idée du ménage : ce sont des soins trop communs, & qui annoncent une éducation trop roturiere : mais il est important qu'elle sçache danser voluptueusement une allemande, ou chanter amoureusement une ariette : de façon que



tout le fruit d'une éducation moderne se borne à exciter les applaudissemens dans un concert, ou l'admiration dans un bal.

On appelle *bal* une espece de lice, où les filles vont disputer entr'elles le prix de la danse & de la beauté : c'est un tournoi inventé par l'amour, pour le plaisir de la jeunesse.

Quelques auteurs ont avancé que beaucoup de nos jeunes gens, du genre masculin, témoignient avoir des prétentions sur ces deux prix, & particulièrement sur celui de

la beauté ; mais c'est une pure médifance : ce qui peut avoir donné lieu à ces soupçons , c'est qu'on a appris que bon nombre de garçons passioient une grande partie de la matinée à leur toilette : on en a surpris quelques-uns se regardant amoureusement dans un miroir ; & on en a cité d'autres en qui l'on connoissoit un goût décidé pour les odeurs & les effences , le gris de lin , le couleur de rose & le bleu céleste : mais on ne peut pas honnêtement asseoir un jugement sur de pareilles remarques.

Quoi qu'il en soit, une partie de bal est une affaire majeure pour une jeune fille : quand il s'agit d'un bal, une mere bien avisée prend soin elle-même de l'ajustement de sa fille. Tout ce que l'art des modes a de plus neuf & de plus galant, doit se réunir pour faire briller la figure & les aimables talens de la belle : c'est une victime qu'on couronne de fleurs, pour la conduire au sacrifice : &, comme la coquetterie sans masque, effaroucheroit la pudeur, elle prend le nom honnête de *parure* ; & sous ce déguisement,

elle vient présider à la toilette : c'est elle qui place cette mouche, qui pose ces fleurs & cette aigrette, qui arrange ces boucles de cheveux, & qui découvre toutes ces beautés qui ne se voient que ce jour-là : c'est ainsi que, par degrés, elle prépare à l'amour, & à ses erreurs une entrée dans un cœur qui conservoit encore l'innocence du premier âge.

Cependant on arrive au lieu de la fête : un essain de galants vient voltiger autour de la belle ; c'est à qui exagérera davantage & les agré-



mens de la figure , & la noblesse du port , & la blancheur du teint , & la ; &c. &c. &c. Si elle trouve occasion de déployer les charmes de sa voix , peut-on se taire sur cette jolie bouche d'où sortent des accens si mélodieux ? Et ces beaux yeux , ces yeux si tendres , qui peignent si bien & l'amour & ses douceurs , qui pourra dignement les célébrer ?

Enfin le bal commence : la belle y étale avec orgueil toutes ses graces & tous ses talens , & finit par désorienter toutes les têtes : on vante la préci-

sion & la legereté de la danse : mais on vante sur-tout cette taille élégante & bien prise , ce joli petit pied & cette jambe de nymphe , qui exécute avec tant de graces tous ces pas enchanteurs.

La jeune fille écoute d'abord avec indifférence toutes les fadeurs qu'on lui débite : son cœur novice n'est encore sensible qu'au plaisir d'apprendre qu'on la trouve charmante : toutes les fleurettes qu'on lui prodigue , ne servent d'aliment qu'à sa petite vanité : mais , la vanité une fois satisfaite , un sentiment

plus doux vient remplir son jeune cœur : les amans paroissent aimables : on les entend avec plaisir : on les voit avec émotion : & le cœur, en secret, en distingue un à qui, sans presque s'en douter, il donne la préférence.

Alors les troubles de l'amour agitent le cœur de la belle : elle soupire : elle aime à voir son vainqueur, & cependant elle craint de rencontrer ses yeux : son embarras la décele, elle rougit : le galant, fier de sa conquête, devient plus hardi : les yeux se surprennent : les cœurs

s'entendent, & la bonne maman ne s'est encore apperçu de rien.

Il n'y auroit pas grand mal à tout cela, si l'hymen couronnoit de si beaux feux; mais les mariages ne se font pas ainsi: il n'est pas question de sçavoir si les deux jeunes gens s'aiment, c'est ce dont une famille ne doit pas raisonnablement s'inquiéter; mais il faut sçavoir s'ils se conviennent, c'est-à-dire si leur fortune est d'accord avec leur cœur. S'il y a disconvenance, le pere alors paroît sur la scene: il fait un très-long &



très-ennuyeux sermon à sa chère fille : il lui prouve très-*solidement* qu'à dix-huit ou vingt ans, le cœur d'une fille appartient à ses parens ; qu'elle ne peut en disposer ; que c'est à eux à lui ordonner d'aimer tel ou tel, & que son lot est d'obéir.

La pauvre enfant auroit bonne envie de répondre à son papa : » Mais, puisqu'il » ne m'est point permis de » me choisir un époux, pour- » quoi donc m'avez-vous ex- » posée à faire un choix ? J'ai » des yeux pour voir, & un » cœur pour aimer ; ou cre-

» vez-moi les yeux, ou arra-  
 » chez - moi le cœur ; ou du  
 » moins n'approchez ni de  
 » mes yeux, ni de mon cœur,  
 » des objets qui puissent s'en  
 » emparer.» Mais l'innocente  
 victime n'a pas la force de  
 s'opposer aux volontés d'un  
 pere qu'elle aime ; elle pleu-  
 re , elle se désole , elle se jet-  
 te à ses genoux : le pere s'at-  
 tendrit ; mais il persiste ; & si  
 la fille dans un mouvement  
 de dépit , ose dire *qu'elle n'en*  
*aura pas d'autre* , on se fâche ,  
 on menace du couvent , &  
 tout est dit : c'est-là le *nec plus*  
*ultra* , le *ratio ultima patrûm*.

Je demande actuellement comment l'on veut que se conduise une jeune fille qui a le cœur pris, & qu'on mariera contre son gré, quand il plaira à ses parens de lui donner un époux? Je demande quelle sera sa conduite quand, forcée par le tyrannique empire de ses parens, elle aura promis solennellement sa foi à un homme qu'elle n'aime ni ne connoît? & comment raisonnablement on peut présumer qu'elle se comportera sur le chapitre de ce premier amant qu'elle porte dans son cœur, & que la

presence d'un époux, au moins incommode, lui rend encore plus cher? On trouvera la réponse à cette question assez embarrassante dans le grand livre des mœurs de nos femmes de Paris.

Comme les faits disent plus que les paroles, j'ai cru devoir soutenir ce chapitre par un exemple; on verra combien cette convenance dans les fortunes, si recherchée, peut occasionner de malheurs.

Du tems que les honnêtes filles pouvoient danser au bal de S. Cloud, sans être con-



fondues avec les filles publiques , c'est-à-dire , vers les premiers mois de la première année des fêtes de Griel , un bourgeois de Paris , que j'appellerai M. *Montluc* , y mena sa fille.

Ce M. Montluc étoit un homme fort à son aise , intéressé depuis long-tems dans des affaires de finance , & qui avoit eu de sa femme , morte en couche , une fille unique appelée *Eugénie*. C'est de cette fille dont il est ici question.

Notre héroïne , née riche & d'une figure aimable : joi-

gnoit à la parure de la beauté tous les talens d'une éducation recherchée ; de façon qu'Eugénie riche , jolie & bien élevée , sembloit ne devoir attendre qu'un heureux avenir ; mais l'avidité de son pere pour les richesses , lui préparoit bien des malheurs : telle est la belle que je viens d'introduire dans le bal.

Je ne parlerai point de l'empressement des jeunes gens pour elle : ce sont de ces détails que tout le monde devine , & qui d'ailleurs ne font rien à cette histoire ; mais il est essentiel que je

tire de la foule un jeune homme plus aimable que les autres, ou du moins, qui parut tel aux yeux d'Eugénie.

Dorimel, c'est le nom que je lui donnerai, étoit heureusement né : il n'étoit pas riche ; mais la nature sembloit l'avoir dédommagé des rigueurs de la fortune, par les plus belles qualités.

Dorimel, d'ailleurs de la figure la plus intéressante, étoit dans cet âge de feu où les passions impérieuses tyrannisent les hommes ; il vit Eugénie, & il la vit danser : un vieux & froid anachorete au-

roit été tenté; est-il étonnant que le jeune & bouillant Dorimel en soit devenu amoureux ? Il résolut de danser avec elle; il en obtint la permission : il dansa ; mais l'amour, qui troubloit son cœur, lui dérangeré tellement la cervelle que, quoiqu'il eût appris des plus grands maîtres, M. de Pourceaugnac, en descendant du coche, s'en feroit mieux tiré que lui.

Eugénie s'apperçut bien qu'il dansoit mal; mais elle s'apperçut aussi qu'il sçavoit danser : elle attribua à ce qu'elle pouvoit avoir de char-



mes le trouble du jeune homme ; & ce qui acheva de lui persuader qu'elle avoit deviné juste , c'est qu'à la fin du menuet , l'amoureux Dorimel , sans égard au lieu , au tems , aux circonstances & aux personnes , s'avançoit pour terminer la danse à la maniere des nouveaux mariés ; quand la belle soupçonnant son indiscrete & téméraire intention , eut la prudence de se retirer ; de façon que le baiser portant à faux , notre amoureux alla donner du nez contre terre , & se fit une plaie assez considérable au front.

J'ai sçu depuis que le hafard le favorisa dans fa chute ; car il tomba précifément fur l'endroit où le pied de la belle avoit pofé. Les amans fentiront le prix de cette remarque.

Ce petit malheur , que les fpectateurs crurent occasionné par un faux pas , & dont la vraie caufe ne fut fentie que d'Eugénie , intéreffa pour lui & le pere & la fille ; il n'étoit pas poffible qu'il s'en revînt feul à Paris : M. Montluc avoit une remife , il lui offrit une place , & le remena chez lui.

Dorimel étoit d'une déli-

careffe étonnante fur le chapitre des procédés; il avoit reçu une politesse de M. Mont-luc, il lui devoit une visite de remercimens; &, pour aller remercier un homme riche, & qui a une jolie fille, il est assez naturel qu'un jeune homme se pare de son mieux; c'est aussi ce que fit Dorimel. Tout ce que sa garde-robe avoit de plus élégant, fut déployé ce jour-là; & cette précaution ne lui fut pas inutile, car Eugénie lui sçut gré de sa parure, dont elle se fit modestement tous les hon-neurs.

Dans

Dans la conversation , on parla des parens ; Dorimel cita M. Montdor , son oncle , financier du premier vol. A ce nom , M. Montluc sentit son amitié pour le jeune homme augmenter tout-à-coup ; & effectivement , comment ne pas aimer le neveu d'un homme puissant , qui peut , par sa protection , accroître notre fortune ? On combla donc Dorimel de politesses ; on l'engagea à dîner le lendemain , & on le pria de venir habituellement faire sa partie dans la maison.

Le soir même , ordre à Eu-

G



génie d'avoir les plus grands égards pour un jeune homme dont l'oncle pouvoit faire réussir une affaire que son opposition seule avoit retardée jusqu'alors ; & , pour l'intéresser plus sûrement dans ce projet , on lui laissa entrevoir que , si elle avoit le bonheur de lui plaire , une fortune éclatante & un état brillant pourroient être le prix de ses soins & de ses attentions.

Eugénie , docile aux instructions de son pere , & plus encore aux inclinations de son cœur , reçut l'heureux Dorimel avec une distinction mar-

quée : Dorimel , de son côté , faisoit avec empressement les occasions de lui marquer sa reconnoissance , & quelque chose de plus ; de jour en jour il devenoit plus empressé , & de jour en jour Eugénie le trouvoit plus aimable : elle fit même une remarque , ( bien des filles l'ont fait avant elle ; ) on jouoit les soirs à de petits jeux ; & toutes les fois que les gages étoient sur ses genoux , Dorimel en donnoit plus que personne.

Cependant nos deux amans brûloient d'amour , & le sça-

voient , quoiqu'ils n'eussent pas encore osé se le dire ; mais les amans n'ont pas besoin de se parler pour s'entendre. Dorimel étoit d'un naturel impétueux ; il ne put garder long-tems ce feu dans son cœur , sans en faire hommage à celle qui l'avoit fait naître. Il résolut donc de lui faire l'aveu de sa flamme.

Un jour qu'Eugénie , seule à son claveffin , attendoit son maître de musique , l'Amour profita de cet instant pour lui rappeler son amant : elle le vit avec sa jeunesse aimable , des attentions intéressantes ,

ses talens & son amour. Un  
amant est bien dangereux ,  
quand il surprend sa maîtresse  
dans des pareilles occupa-  
tions..... On sonne , & Dori-  
mel se presente. Un trouble  
involontaire , qu'ils éprouve-  
rent tous deux , en lui con-  
firmant ce qu'il sçavoit , ap-  
prit à Eugénie ce dont elle  
se doutoit ; un baiser tout de  
feu , qu'elle n'eut pas la force  
de refuser , & qu'elle auroit  
bien volontiers rendu , mit  
leurs deux cœurs plus à l'aise ,  
& un *je vous aime* , que Do-  
rimel balbutia , & qui alloit  
être vraisemblablement suivi



de quelque chose d'équivalent , fut interrompu par l'arrivée de l'importun maître de musique ; mais la scène finit par un regard qui disoit : *Je vous adore.*

Depuis cet entretien , Dorimel ne passoit pas de jours sans voir Eugénie , ni de nuits sans penser à elle : il est si difficile à un amant de dormir quand il songe à sa maîtresse , qu'il imagina , pour remédier à cette insomnie , de parler à son oncle de son amour , & de le pressentir sur le chatouilleux article du mariage.

M. Montdor avoit bien dîné ce jour-là , & étoit , en conséquence , de la meilleure humeur du monde ; il donna les mains à cet établissement , & promit d'en parler à M. Montluc.

Un homme puissant , qui parle , est un maître qui ordonne. M. Montluc , enchanté d'une proposition qu'il desiroit depuis long-tems , mais dont il n'avoit pas osé se flatter , recut avec respect sa demande , le laissa maître des arrangemens , & courut , transporté de joie , annoncer

à sa fille cette heureuse nouvelle.

Eugénie , en fille bien élevée , parut la recevoir avec toute la résignation qu'une fille de dix-huit ans doit à ses parens , quand il est question de mariage : elle promet de n'avoir , en cette affaire , d'autre volonté que celle de son pere , & , pour ne lui laisser aucun doute sur sa docilité , elle permit , depuis cette époque , à son amant toutes ces petites familiarités si précieuses à des cœurs qui s'aiment , & ces épanchemens si doux

que l'austere vertu avoit défendus jusques-là.

Pendant que les jeunes gens passioient ainsi le temps à se dire des douceurs , à s'écrire de doux billets , & à se faire de petits cadeaux ; niaiseries importantes qui , pour les amans , sont des affaires d'état , M. Montdor cherchoit une place à son neveu & dispofoit tout pour son mariage.

Mais je touche à l'instant fatal , qui va rompre des nœuds si desirés : le glouton M. Montdor fort de table ; une indigestion l'enleve subi-



tement de ce monde , & prépare à nos amans les plus cruels revers.

Cette mort imprévue fut un coup d'autant plus accablant pour Dorimel , qu'il étoit obligé d'aller passer deux mois en Province, pour remplir une place qui exigeoit sa présence , & qu'il se douta bien que la perte de son oncle changeroit étrangement les dispositions favorables du pere d'Eugénie pour lui. Effectivement Dorimel ne fut plus à ses yeux, qu'un garçon pauvre & ne tenant à rien : les idées de mariage dispa-

rurent : & il fut irrévocablement décidé au conseil suprême, tenu dans la tête de M. Montluc, qu'Eugénie ne l'épouserait point : qu'elle aurait ordre de le congédier, & que, pour adoucir ce que cette ordonnance pouvoit avoir d'amer pour elle, on lui trouveroit un autre mari. On se proposoit, en même-tems, de lui faire sentir qu'il devoit lui être indifférent d'avoir tel ou tel pour époux, puisque, dans le fonds, c'étoit toujours un homme qu'on lui destinoit : que, puisqu'elle étoit riche,

il lui falloit un homme riche, & que Dorimel ne l'étant point, on lui en chercheroit un mieux assorti : & l'on concluoit avec confiance, qu'Eugénie, raisonnable autant qu'elle l'étoit, & aussi docile qu'elle s'étoit montrée jusqu'alors aux volontés de son pere, ne pourroit manquer d'approuver un arrangement si sage.

Voilà ce que M. Monthuc avoit décidé : mais Eugénie s'étoit fait un plan tout opposé : & Dorimel qui avoit bien prévu, ainsi qu'il a été dit ci-dessus, que la mort de

son oncle feroit un obstacle à son mariage, avoit cru devoir, avant de partir, écrire à sa maîtresse, pour la précautionner contre les desseins perturbateurs de son pere, & lui rappeler son amour & ses sermens.

Notre héroïne avoit lu la lettre, cette tendre lettre que son amant avoit écrite sous la dictée de l'Amour : elle la trouvoit même très-forte en raisons, & s'en étoit fait un bouclier qu'elle portoit toujours sur elle.

Les deux parties ainsi préparées, M. Montluc entra



dans la chambre de sa fille.

» Ma chere Eugénie , lui  
» dit-il en l'embrassant , tu  
» sçais combien je t'aime , &  
» combien je desire de te voir  
» heureuse : j'avois jetté les  
» yeux sur Dorimel , & je  
» me flattois d'en faire un  
» jour ton époux ; mais il  
» avoit un oncle qu'il vient  
» de perdre ; & ce jeune  
» homme qui , par M. Mont-  
» dor , auroit pu parvenir aux  
» premiers emplois de la fi-  
» nance , resté seul aujour-  
» d'hui , sans biens & sans  
» parens , ne fera jamais qu'un  
» commis subalterne : c'est

»un malheur pour lui, je le  
» plains : mais puisque les cir-  
» constances sont changées ,  
» il faut changer comme elles :  
» il ne doit plus être question  
» de mariage ; il faut absolu-  
» ment l'oublier..... L'ou-  
» blier ! reprit avec chaleur  
» Eugénie : Non , mon pere ,  
» non , n'attendez pas cette  
» lâcheté de mon obéissan-  
» ce..... Quoi ! parce qu'il  
» est à plaindre , parce qu'il  
» est malheureux , il faut l'a-  
» bandonner ! Et c'est vous ,  
» & c'est un pere qui tient  
» ce langage à sa fille ?....  
» Et dans quel tems les hom-

» mes ont - ils besoin d'ap-  
» pui, si ce n'est dans le mal-  
» heur?.... Mon pere, con-  
» noissez mieux Eugénie: vous  
» m'avez ordonné d'aimer  
» Dorimel: mon cœur vous  
» a bien servi: je l'aime, &  
» je l'aimerai toujours: je  
» vous dirai plus: je lui ai  
» promis ma foi: & ce n'est  
» pas à une idole d'or que je  
» me suis engagée: c'est à un  
» amant que vous me desti-  
» niez pour époux..... Eh?  
» de quel œil me regarderoit-  
» il? Que penseriez-vous de  
» moi, vous-même, j'en ap-  
» pelle à votre cœur, si, par

» une odieuse & criminelle  
 » perfidie, je cessois d'aimer  
 » Dorimel parce qu'il est mal-  
 » heureux ? ... Il n'est pas ri-  
 » ches, dites-vous : eh bien ! je  
 » le suis : je partagerai ma  
 » fortune avec lui : je ferai  
 » son bonheur, & il fera le  
 » mien. Vous m'aimez, mon  
 » cher papa, notre félicité  
 » mutuelle fera la vôtre ....

» Tout cela est fort beau,  
 » mademoiselle, interrompit  
 » le cher papa : mais il faut  
 » laisser ces sentimens aux hé-  
 » roïnes des Romans.... Do-  
 » rimel est pauvre : il ne peut  
 » vous convenir : je veux bien



» excuser votre résistance ;  
» elle tient à votre extrême  
» jeunesse : allons , embrasse-  
» moi , ma chere Eugénie ; la  
» réflexion & le tems te con-  
» vaincront que ton pere sçait  
» mieux que toi ce qu'il te  
» faut .... Dorimel d'ailleurs  
» est déjà parti pour la Pro-  
» vince où son état le fixe ;  
» l'éloignement & l'absence  
» commenceront ce que ta  
» raison finira. »

M. Montluc crut devoir  
laisser passer quelques semai-  
nes, sans faire aucune nouvelle  
tentative auprès d'elle ; & ,  
comme il se figuroit que ,

pour effacer du cœur d'une fille un amant chéri, il suffisoit de lui en présenter un autre, il employa ce tems à lui chercher un amant. Le hasard le servit bientôt. M. Christophe Rapax, son voisin, banquier de considération, se presenta, & lui parut très-propre à faire oublier Dorimel. M. Rapax avoit environ trente-six ans, il joignoit à un grand talent pour la banque un esprit de calcul peu commun : il avoit d'ailleurs du bien, & sembloit fait pour en amasser beaucoup. C'étoit, suivant le connoisseur

M. Montluc , un vrai trésor pour une fille : il fut présenté comme tel à notre amante.

Eugénie le reçut avec honnêteté : mais plus M. Rapax paroissoit amoureux , plus elle mettoit de froideur dans son commerce : enfin le moment , qu'elle redoutoit , arriva. M. Montluc , après toutes les caresses qu'il jugea nécessaires pour ébranler sa résistance , lui proposa ce nouveau galand pour époux. Elle le refusa nettement , & l'auroit toujours refusé si , par une lettre qui lui fut remise , huit jours après , de la part de

Dorimel, elle n'eût été informée que, sur l'avis qu'il avoit eu que M. Montluc, ne vouloit pas consentir à son alliance avec elle, il s'étoit marié dans sa Province.

Cette lettre, à laquelle la sensible Eugénie ajouta trop de foi, fut un coup de foudre qui lui perça le cœur, & un trait de lumière qui l'éclaira sur la fragilité des sermens des hommes. Dorimel perfide lui parut un monstre qu'elle ne pouvoit punir qu'en imitant sa perfidie; de dépit, elle consentit à épouser M. Rapax.



Ils vivoient assez contens l'un de l'autre , quand Dorimel , plus amoureux que jamais , revint à Paris.

Je ne dirai rien de son désespoir en apprenant le mariage de sa maîtresse : chacun se le peindra selon son cœur ; mais je dois , pour l'honneur de sa fidélité , avertir le lecteur qu'il est encore garçon , & que la lettre , où l'on apprend à Eugénie son prétendu mariage en province , est une lettre fabriquée par l'insidieux M. Montluc , pour tromper sa chere fille.

Le malheureux Dorimel ne sçavoit rien de tout cela ; mais il sçavoit qu'Eugénie étoit mariée, & il ne pouvoit s'accoutumer à une idée si accablante : il résolut de quitter Paris, & d'avoir auparavant une explication avec elle. Il se promit de lui rappeler ses sermens, de lui reprocher sa perfidie ; & il vouloit, après avoir fait naître le repentir dans son cœur, l'abandonner aux déchiremens du remords.

Dorimel, en roulant ce cruel projet dans son ame, cherchoit une occasion de

voir Eugénie : il apprit qu'elle étoit à la campagne ; il y alla ; il vouloit la trouver seule : une legere indisposition le servit trop bien pour leur bonheur. Il se presente, s'annonce comme un ami de M. Rapax , chargé de lui en donner des nouvelles. Il entre , le désespoir dans le cœur , & préparant les plus outrageans reproches..... Mais il la voit , & sa fureur se calme ; il cherche dans son cœur ulcéré tout ce qu'un amant trahi peut trouver de cruel & d'offensant ; & il n'y trouve que des soupirs

soupirs & des larmes. Eugénie , lui dit-il , ma trop chere Eugénie , vous m'avez trompé.... Est-ce ainsi que vous tenez les sermens que vous faites ?...

Eugénie interdite , n'eut pas la force de répondre ; il sembloit que l'Amour leur disoit à tous deux qu'on les avoit abusés. Elle tire de son sein cette lettre si précieuse & si chérie , qu'elle avoit tant de fois couverte de baisers & arrosée de larmes , & lui presente , en même-tems , celle où il lui apprenoit son mariage.

H



Dorimel hors de lui , peut à peine lui dire qu'il est toujours fidele ; qu'il n'a formé aucun lien ; que cette lettre fatale , d'une écriture contrefaite , est un piège tendu à sa crédulité , & où elle a donné trop légèrement.

Cet éclaircissement rallume dans leurs cœurs toute leur tendresse ; mais Eugénie est liée pour jamais , & la vertu lui fait un crime de son amour. Dorimel , lui dit-elle , si vous m'aimez , éloignez-vous de moi.... J'ai formé des nœuds que je ne puis plus rompre ; il faut que le Ciel

me fasse un cœur nouveau.....

Ah , mon ami !.....

Dorimel , accablé de douleur , lui prend la main , la serre contre son cœur , l'arrose de ses larmes , & lui dit un éternel adieu. Mais il ne veut la quitter qu'en emportant dans son exil la douce idée qu'elle l'aimera toujours. Eugénie , combattue par son devoir & par son amour , n'ose lui rien promettre : lui parle d'amitié , d'attachement , d'estime ; & un baiser que l'Amour laissa prendre , & dont la Vertu murmura , fut le dernier ga-

172 AVIS AUX MÈRES!

ge d'une passion qui a conduit Eugénie au tombeau , après deux ans de langueur , de dégoût & de tristesse.





A V I S  
AUX GRANDS  
ET AUX PETITS,  
*Sur le Luxe.*

**L**Es loix punissent les  
frippons & les filles  
qui se prostituent ;  
mais il n'y a ni moins de frip-  
pons, ni moins des filles per-  
dues, parce que les punitions  
tombent sur le coupable &  
non sur le vice : vous aurez  
beau punir ; tant que le vice  
restera, il y aura des vicieux :



or le vice , en politique , c'est le luxe : si vous en doutez , ouvrez l'histoire , & vous ferez effrayez des désordres du luxe.

Trois à quatre millions de Perses se répandent dans la Grece : quarante à cinquante mille Grecs les battent , les mettent en déroute , les obligent à fuir honteusement chez eux : est-ce que les Grecs étoient des géants : ou les Perses étoient-ils des nains ? Non , mais les Grecs avoient des mœurs , & le luxe avoit corrompu les Perses. La république de Sparte , forte des

loix de Lycurgue, s'est soutenue cinq cens ans : miracle unique dans l'ordre politique : le luxe y est entré , & Sparte est tombée. Rome frugale & pauvre a soumis presque toute la surface du globe , & Rome riche , éclairée , polie par le luxe , s'est déchirée elle-même. Il est vrai que le commun des hommes attribue aux divisions fameuses de Marius & de Sylla , de César & de Pompée , l'asservissement de Rome ; mais le philosophe , qui cherche , à travers d'une foule d'erreurs , la vérité des faits , voit le

luxu forger sourdement les chaînes de la république, en corrompant les cœurs, & préparer, en amollissant la fierté, ces révolutions célèbres qui ont élevé le trône des Césars sur les débris de la liberté Romaine.

Tous ces faits n'ont pas été inventés à plaisir : ils sont consignés dans l'histoire : ils sont sous les yeux de tout le monde, & cependant le monde est plein d'apôtres du luxe : on fait des volumes pour chanter ses louanges, &, ( qui le croiroit ! ) on trouve son apologie jusques

dans des livres philosophiques. Tous nos auteurs se copient & se répètent: tous les ouvrages modernes vantent les lettres qui nous ont éclairés, & les arts qui nous ont polis: mais on ne prend pas garde que le luxe est caché derrière ces beaux arts & ces belles-lettres, dont nous faisons tant de bruit: si nous sommes plus polis & plus éclairés, nous sommes aussi plus foibles & plus corrompus (a).

---

(a) On trouve cette phrase dans le grand Vocabulaire françois, au mot *Acc-*



Au reste, ce que je dis ici des arts & des lettres, ne doit s'entendre que de l'abus qu'on en fait: les sciences, les lettres & la philosophie nous ont éclairés sans doute: & il faut, pour le bonheur des hommes, qu'il y ait des sçavans & des gens de lettres dans une nation: mais il ne faut pas que toute une nation

---

*démie.* » On peut dire que cette capitale, » *Paris*, est le centre des lumieres & » des beaux arts, comme elle est celui » *du luxe* & des richesses. » J'ai inféré delà que mon opinion sur l'influence des lettres, & des arts sur le luxe pouvoit avoir quelques partisans.

soit sçavante ou lettrée : &  
 tant que tout le monde vou-  
 dra se mêler d'avoir de l'es-  
 prit, & de faire imprimer  
 cet esprit, nous deviendrons  
 gueux, vains, paresseux : nos  
 villes & nos campagnes se  
 dépeupleront, parce que les  
 gens à *esprit* ne se marient  
 pas : le peuple-auteur viendra  
 fondre & mourir de faim dans  
 la capitale : & tous ces feux  
 follets, au lieu de nous éclai-  
 rer, ne serviront qu'à nous  
 replonger dans les ténèbres  
 de la barbarie, que nous som-  
 mes si glorieux d'avoir dis-  
 sipées.

J'en dis autant des arts. Il est certain que quand Louis XIV, qui les aimoit, les tira du fond de l'Italie, pour les fixer en France, ils produisirent des chef-d'œuvres immortels, qui rendront à jamais célèbres & le Prince qui les appella & la nation qui les reçut : il est encore certain que la France doit une reconnoissance éternelle au grand Colbert qui attira, de tous les coins de l'Europe, les fabricans & leurs manufactures, parce qu'il est de fait, qu'avant ces établissemens avantageux, nous achetions

des étrangers ce que nous leur vendons aujourd'hui ; mais il n'en est pas moins certain que nous avons abusé de tous ces avantages ; que le goût pour les arts est dégénéré en amour du luxe , & que si le gouvernement ne s'oppose pas avec vigueur aux ravages qu'il peut causer , il nous perdra infailliblement.

Ce n'est point une vaine terreur qui m'effraie , c'est un pressentiment fondé sur ce qui se passe sous mes yeux ; tant que je verrai les chef-d'œuvres des Pouffin , des le Brun , des le Sueur , abandonnés



avec indifférence ; tant que les grands traits de l'histoire, bien rendus par nos grands artistes, glisseront sur l'ame du spectateur (a), & que l'on s'extasiera devant le portrait

---

(a) L'espece de frénésie qui nous entraîne aux *Italiens*, pour y voir des miseres misérablement rendues, & qui nous fait abandonner les *François*, où même en n'y allant pas, on convient qu'il y a de si belles choses à voir, est encore une preuve de ce que j'avance : quand le mauvais goût prend le dessus, il influe sur-tout. C'est encore par une suite de ce mauvais goût, que nous allons applaudir à la Comédie Française des pieces médiocres, sans songer qu'on joue tous les jours, sur ce même théâtre, les pieces de Corneille & de Racine,

d'une coquette , devant des buveurs de biere & des camayeux , je dirai qu'il y a abus dans les arts. Quand de grands peintres , de grands sculpteurs , de grands architectes seront obligés de referrer leurs idées , de retrécir leur génie , pour s'abbaïsser au niveau du riche imbécille qui les emploie : quand d'habiles artistes seront forcés de profiter leurs talens pour décorer un panneau de carrosse , pour orner un paravent , ou un indécent boudoir , je dirai que le luxe gagne & que l'a-

bus augmente : enfin , quand des orfèvres , des jouailliers , des peintres en carrosse , ou en émail : quand la foule incroyable de tous les artistes subalternes sera fêtée , caressée , je dirai que l'abus est à son comble , que le goût est perdu , que le luxe écrase les arts & qu'il les tient à ses gages ; je dirai que , dans un état si humiliant pour eux , si , par hasard , le feu du génie jette encore quelques étincelles , le luxe l'étouffera , & que les ténèbres des siècles barbares couvriront l'empire.

Cette esquisse de l'état des arts parmi nous (a), pourra paroître outrée ; & j'avoue avec joie , qu'elle souffre des exceptions ; mais je ne grossis pas les objets autant que la prévention peut le persuader ; & pour se convaincre que ce qu'on appelle de nos jours *amour des arts* , consiste pres-

---

(a) Quoique les arts , à l'exception de l'architecture , paroissent être dégénérés , parmi nous , depuis le siècle de Louis XIV , il n'est cependant aucune nation dans l'Europe où ils brillent autant qu'en France ; & notre académie est encore la pépinière qui fournit d'artistes toutes les Cours étrangères.



qu'entièrement dans l'art d'en abuser, examinons sans passion leurs productions dans leur beau tems, & leurs productions dans celui-ci.

On verra, d'un côté, de superbes galeries s'élever avec magnificence, pour être autant de sanctuaires des chef-d'œuvres de la peinture : on verra des parcs immenses s'embellir des merveilles de la sculpture. De l'autre côté, que voit-on ? de petits richards bâtir dans de grandes maisons de petits appartemens, des étalages fastueux & fous d'or prodigué sans

goût, de meubles multipliés sans choix, de glaces, de porcelaines & de magots; de grands jardins, & de petites allées; de méchantes figures de plâtre, & de plus méchans vases de terre.

Voilà au moins ce que je vois, & ce sont ces abus que j'attaque. Je suis un des plus zelés admirateurs des arts; mais je les louerai, quand les monumens publics m'en annonceront l'utilité. Mais quand je verrai dans une ville immense, telle que Paris, plus de quatre cens Eglises,

& que je n'en trouverai pas dix de remarquables : quand je compterai à Paris trois ou quatre palais, deux ou trois places & deux ponts (a), & que

---

(a) Nous avons bien des ponts ; mais on n'en voit que deux : les autres , chargés de maisons dignes de la barbarie des siècles gothiques qui les ont construites , semblent n'être élevés que pour frapper la vue d'objets désagréables & dégoûtans , que pour affliger l'ame par les tristes idées de la misère. On a déjà représenté qu'en renversant ces maisons , qu'un fardide intérêt étaie , la vue pourroit parcourir toute l'immensité de Paris , & jouir d'un des plus beaux spectacles de l'Univers ; mais la construction des nouveaux boulevards a paru plus utile.

nous n'aurons ni fontaines  
(a), ni maison de ville, ni  
hôpitaux, ni marchés, (j'en

---

(a) Le bâtiment de la rue de Grenelle, où l'on va admirer le ciseau fier & élégant de Bouchardon, n'est pas une fontaine, comme on le dit; car on n'y voit ni eau, ni bassin, ni cascades; c'est une espèce de rétable d'autel, que le hasard semble avoir placé dans un coin de rue. La fontaine des Innocens est une maison bourgeoise assez commune, où l'on a très-mal-à-propos sculpté de très-belles choses. Toutes les autres seroient abbatues dans les moindres villages d'Italie, comme indignes d'être des monumens publics. D'ailleurs, de petits goulots qui laissent échapper, par intervalle, & comme à regret, quelques pintes d'eau, ont-ils jamais annoncé des fontaines?



excepte la nouvelle Halle; )  
je demanderai à quoi donc  
servent ces arts si célébrés ?

Nos tribunaux sont entas-  
sés les uns sur les autres dans  
un vieux palais, qui n'a ni  
entrée ni issues. La bibliothé-  
que royale (a), une des plus

---

(a) On parle d'un grand & magnifi-  
que projet, qui formera le plus beau tem-  
ple des arts qui ait jamais été. On dit que  
l'on doit placer la bibliothèque du Roi  
dans toute la partie du vieux Louvre qui  
donne sur la rivière; la galerie d'Apol-  
lon sera restaurée, & le salon, où l'on  
expose les tableaux, convenablement dé-  
coré: le cabinet des médailles, celui des  
estampes, celui des curiosités naturelles  
données par M. Donsenbraye, & la

précieuses qui aient jamais existé, est logée dans une maison bourgeoise : les tableaux du Roi, la plus riche collection qu'il y ait au monde, sont cachés dans des magasins ; le clergé n'a pas de pied-à-terre, quand il s'assemble à Paris ; & il n'y a pas

---

précieuse collection des tableaux du Roi, seront placées de suite dans l'immense galerie du Louvre, dont les plans seront portés à l'école militaire, & le public jouira de toutes ces richesses.

Si ce projet est exécuté, le ministre éclairé qui préside aux arts & protège les artistes, M. le Marquis de M\*\*\*, mérite une statue dans le lieu le plus apparent de ce superbe *Musæum*.

quatre ans que la célèbre Université, fondée par Charlemagne, il y a environ dix siècles, étoit obligée d'emprunter une salle aux Mathurins, pour y tenir ses exercices. Et l'on veut que je loue les arts? Non, tant que rien ne m'annoncera leur utilité au dehors; tant qu'ils seront asservis aux caprices & aux fantaisies des particuliers; tant que je verrai les arts, ces fiers enfans du génie & de la liberté, enchaînés honteusement au char du luxe & lui servir de trophées,

trophées , je dirai toujours qu'ils sont dangereux ou nuisibles.

On aura beau louer leur bienheureuse influence sur nos mœurs , & les produits pécuniaires qu'ils nous procurent , & l'industrie qu'ils échauffent parmi nous ; on aura beau exagérer l'espece de tribut que les étrangers paient à nos modes , je dirai toujours que les arts pris abusivement , enfantent le luxe ; le luxe nourrit la mollesse ; la mollesse tend une main au vice , & l'autre à la misere ; & les mœurs se perdent & se corrompent.



Je sçais qu'il faut , dans un grand Royaume , de beaux temples , & de beaux édifices publics , des statues & des tableaux , des marbres , des bronzes ; des métaux précieux , polis , façonnés par les arts ; je conviens qu'il faut des palais & des hôtels pour les Princes & pour les Grands ; mais je n'en suis pas moins fondé à dire que les arts qui , bien dirigés , font la gloire des empires , en font la ruine , dès qu'ils dégénèrent en amour du luxe : c'est une arme qui , dans la main du guerrier ,

sert à la défense de la nation ,  
& qui devient meurtrière  
dans celle d'un enfant : arrachons  
cette arme dangereuse de la main  
du peuple ; que toutes ces étoffes ,  
tous ces bijoux , tous ces meubles  
précieux , qui devroient être  
le partage des Grands , & fuivre ,  
dans leur distribution , la hiérarchie  
des états , ne deviennent point des  
liens communs qui confondent &  
bouleversent toutes les conditions :  
une robe nuancée d'or & de pourpre ,  
est fort belle ; mais elle ne sied pas  
à tout le monde.

Quand l'extérieur brillant confond le grand avec le riche , & le riche avec le pauvre ; le grand se ruine , pour se distinguer ; le riche , pour s'élever ; & le pauvre s'appauvrit de plus en plus (a), pour paroître moins gueux. Delà tant de maisons très-riches qui laissent des descendans très-pauvres , & ces especes de contrats où le grand vend une portion de

---

( a ) Cette envie de briller , qui nous appauvrit , a donné lieu à ce proverbe qui peint assez bien la méfiance que le luxe a fait naître dans la société.

*On ne connoît la fortune des hommes, qu'à leur mort.*

sa grandeur, pour avoir en échange une partie de richesses. Delà ces banqueroutes scandaleuses & ces faillites presque aussi condamnables, quand elles sortent de la même source qui, en éteignant la confiance, écrasent le commerce ; delà cette fourmillement de moines de toutes couleurs & de tout étage, victimes infortunées du luxe de leurs peres ; delà encore cette révoltante multitude de célibataires, cette vermine infecte de filles publiques que le célibat produit à-peu-près, comme la corrup-



tion produit les vers & les infectes; & cet effréné libertinage, qui ne connoît ni Loi ni Dieu, & qui mettra bientôt le gouvernement dans l'obligation de défendre d'être libertin, comme il défend d'être meurtrier.

Il est certain que le luxe qui nous ruine, nous perdra, parce que la dépravation dans les mœurs suit la dépravation dans les richesses (a): or il

---

(a) M. Helvétius dans un livre où tout n'est pas répréhensible, & M. de Mirabeau, dans une livre où presque tout est bon, ont prêché la même morale :

ne faut qu'ouvrir les yeux sur l'usage que nous faisons de nos biens , pour être en état d'apprécier sa conséquence.

Il y a des peuples de l'Amérique , qui se nourrissent de leur chasse & de leur pêche , & qui jettent ce qu'ils ont de trop , sans songer au lendemain : plus mauvais rai-

---

beaucoup d'autres , tant anciens que modernes , ont pensé & dit comme eux sur cette matière. Je suis peut-être le centième qui rappelle les mêmes idées , & j'ai bien peur de n'être pas le dernier. Quand il s'agit d'arracher un vice qui s'est comme naturalisé dans une nation , il faut que la réforme vienne de loin.

sonneurs que ces sauvages que nous méprisons tant, nous nous couvrons d'or & de soie, & nous n'avons pas de quoi vivre. Cette enveloppe éclatante, sous laquelle nous cachons notre misère, ne sert qu'à l'augmenter : nos élégans changent de bijoux, comme ils changent de *chemises* : nos jeunes gens varient leur parure comme des femmes, & suivent les modes comme des fous : nos femmes portent des diamans aux doigts, aux bras, au cou, aux oreilles, & jusque sur la gorge ; les dentelles, les bi-

joux, & les folies emportent le plus réel des dots, &c...  
Franchement, à quoi sert cet étalage ruineux ?

Autrefois, quand une fille se marioit, tout étoit en *liesse*, tout faisoit *chere-lie* (a), on

---

(a) Les Morins, à qui les Picards ont succédé, avoient de singulieres idées sur le mariage ; ils aimoient mieux faire de leurs enfans des heureux que des riches.

Quand un pere vouloit marier sa fille ; il invitoit plusieurs jeunes gens à un festin ; la fille entroit dans la salle, & presentoit une coupe pleine de vin à celui qu'elle choissoit pour époux : quelquefois aussi elle attendoit la fin du repas, & offroit



invitoit les parens & les amis ;  
& les deux ou trois premiers  
jours de noces , étoient des  
jours de fêtes & de réjouif-  
fance : aujourd'hui on va à la  
noce , comme à un enterre-  
ment ; on regarde comme une  
petitesse , ou au moins comme  
une folie , ( car il est plus hon-  
nête d'être fou que petit , ) de  
rassembler ses amis , pour se  
réjouir avec eux d'une union

---

à celui qu'elle préféroit de l'eau pour se  
lever. Etoient-ils donc si fots , ces vieux  
Morins ? & ne devrions-nous pas rougir  
de prodiguer aussi légèrement que nous  
faisons , le nom de *barbares* ?

sainte & légitime: le grand axiome des parens modernes est que le moins de dépense est le plus sage: mais cette belle morale ne dispense pas d'envoyer dans ce qu'on appelle modestement une *corbeille*, dix fois plus que n'auroit coûté la plus agréable fête, & de donner à l'orgueil du luxe le centuple de ce qu'autrefois on accordoit au plaisir.

Nous avons des loix sages qui défendent les galons d'or & d'argent sur les livrées (a),

---

(a) Cette loi dictée par la politique

& l'on ne voit que des valets dorés : nos maisons sont d'un faste insolent qui révolte , & nos tables d'une profusion qui étonne (a) : tout

---

la plus sage & la mieux entendue , est rigoureusement suivie par le Roi & par les Princes du sang. Elle a d'ailleurs cela d'avantageux , qu'en défendant aux nationaux d'employer l'or ou l'argent dans leurs livrées , elle le permet aux étrangers ; il seroit à souhaiter qu'il s'élevât parmi ces derniers , une espece de rivalité sur la dorure des valets ; nos marchands y gagneroient ; & ce commerce , quoique fait dans l'intérieur du royaume , équivaldroit à un commerce d'exportation , puisque les étrangers en feroient les frais.

(a) Cette profusion n'a lieu que dans

jusqu'à nos plaisirs a pris la teinte du luxe.

Il n'y a pas plus de soixante ans, qu'un bon bourgeois de Paris alloit, le Dimanche, se délasser à la campagne des travaux & des occupations de la semaine; on partoit le matin, & on revenoit le soir: on se promenoit; on rioit; on dînoit bien, & l'on s'en retournoit en riant & en se

---

les repas priés; car dans les plus riches maisons, j'en excepte celles des gourmands, comme on sacrifie tout à l'extérieur, on meurt de faim quand on n'a pas de témoins.



promenant : aujourd'hui ce genre de plaisir est devenu trop commun , c'est le plaisir du peuple ; mais on dîne tristement chez soi ; on part sur les cinq heures , dans une brillante remise ; on va se faire voir dans les allées poudreuses de S. Cloud , ou du bois de Boulogne , & l'on revient orgueilleusement dans sa remise : en bonne foi , est-ce là du plaisir ? C'est de la vanité , du ridicule , & rien de plus.

Il en est du luxe , comme

des préjugés : en le heurtant de front , on l'affermir : c'est un rocher contre lequel les efforts humains ne peuvent rien ; mais minez-le lentement , & le tems le fera tomber.

Les loix somptuaires , les édits , les impôts ne lui opposent que des forces impuissantes : s'il se soumet au joug , c'est avec impatience : bientôt il leve la tête , & montre un front plus audacieux que jamais. C'est donc avec ménagement qu'il faut attaquer ce colosse ; & les coups qu'on lui portera , seront d'autant

plus sûrs, qu'ils paroîtront moins directs.

D'après ces principes, il est aisé de juger de l'insuffisance des moyens violens; & l'expérience vient à l'appui de ce sentiment.

Il n'y a presque point de siècle qui ne soit marqué par quelques loix contre le luxe; il n'y a peut-être pas une seule nation dans l'Europe, où l'on ne se soit proposé d'éteindre ce feu dévorant & toujours renaissant; mais les progrès incroyables qu'il a fait par-tout, & les ravages qu'il a causés, sont des preuves,

malheureusement trop certaines , de l'impuissance de l'autorité contre lui.

Henri IV étoit tellement persuadé du peu de force des loix contre ce vice , que , dans un édit où il défend à ses sujets de porter ni or ni argent sur leurs habits , il ajoûte : » Excepté pourtant » aux filles de joie & aux fous , en qui nous ne prenons pas assez d'intérêt , » pour leur faire l'honneur » de donner notre attention » à leur conduite (a). »

Quel étoit le but de ce sage

---

(a) Anecdotes Françaises.



Monarque , en faisant une exception si singuliere , & peut-être unique dans l'histoire ? le voici. Il vouloit détruire un vice d'opinion , par une autre opinion : il vouloit ôter à la pompe extérieure du faste la considération qu'elle s'étoit acquise dans l'esprit de ses peuples ; & si , au lieu de se contenter de permettre aux filles de joie de porter des dorures , il le leur eût ordonné , il y a tout lieu de croire qu'il auroit réussi à déraciner le luxe , parce que les racines du luxe sont dans l'opinion des hommes.

Cette vérité une fois reconnue , nous tenons le fil de ce tortueux Dédale : le luxe s'est établi, s'est soutenu, s'est propagé par l'opinion ; l'opinion est donc la pierre contre laquelle il doit se briser ; c'est - là le point où il doit finir ; c'est la borne qu'il ne passera point.

Tant que nous attacherons de la considération à un bel habit , à de belles dentelles , à de beaux bijoux ; un habit , des dentelles & des bijoux seront des objets recherchés. Tant que nous dirons : Monsieur un tel a de beaux che-

vaux, de beaux meubles, &c; donc Monsieur un tel est un homme estimable; tout le monde voudra être ce Monsieur un tel, parce que tous les hommes sont curieux d'estime. Tant que nous mépriserons un homme qui, avec toutes sortes de belles qualités, n'aura pas celle de donner dans le faste, nous nous ruinerons pour ne pas être méprisés, parce que le mépris est le sentiment que nous redoutons le plus : on se fait à la haine, à la jalousie, à la vengeance; on ne se fait point au mépris.

J'entre dans un cercle tout rayonnant d'un mérite surdore ; j'étale avec orgueil des bijoux dont la propriété peut à la vérité, m'être contestée, mais dont le bon choix est incontestable : tout le monde se leve ; on me regarde : on se tait : on m'écoute parler. Si quelqu'un ose ouvrir la bouche, c'est pour approuver ce que j'ai dit, souvent sans m'avoir entendu, quelquefois sans penser comme moi ; mais je suis brillant, & je dois avoir raison : car il est convenu qu'on ne doit



point contredire un homme doré.

Un moment après, arrive modestement un homme simple, qui n'a ni diamans ni boëte précieuse : il s'annonce avec honnêteté : on ne prend pas garde à lui : il parle sans affecter *le verbe haut*, parce qu'il ne croit pas avoir affaire à des sourds : on ne lui répond point, & il seroit peut-être encore debout, si un siege ne s'étoit trouvé, par hasard, auprès de lui.

Cet homme cependant peut avoir plus de mérite que je

n'en aurai de ma vie , pour-  
quoi donc tous les égards  
sont-ils pour moi ? C'est que  
mon habit est plus beau que  
le sien , & cette raison est si  
déterminante , que s'il arri-  
voit qu'il nous prît fantaisie  
de changer mutuellement  
d'habit & de contenance , j'é-  
prouverois , dans une autre  
maison , les mortifications  
qu'il vient d'essuyer ; & nous  
serions au pair.

Cet exemple , tout outré  
qu'on pourra le trouver , se  
reproduit sous mille formes  
différentes , dans un seul jour :  
il y a plus , le luxe a pris un

empire si absolu , que celui qui , par goût , préféreroit un extérieur simple & modeste : celui-là ne pourroit suivre librement son goût , qu'en le supposant seul en ce monde : car si vous lui donnez des parens , ou des amis , il fera moqué , persiflé , ridiculisé , jusqu'à ce que , par foiblesse ou condescendance , il ait plié la tête sous le joug. Mais ôtez aux hommes le mérite de leurs chevaux , de leurs voitures , de leurs parures & de leurs meubles , & tout rentrera dans l'ordre : & le luxe semblable au feu , qui  
ne

ne trouve point d'alimens ;  
s'éteindra de lui-même.

Je sçais bien que ce ne  
fera pas l'ouvrage d'un jour ;  
mais , si nous ne voyons pas  
les changemens heureux que  
je prévois , nos enfans en  
jouiront ; nous plantons bien  
pour leur plaisir les allées des  
Champs-Élysées , pourquoi  
ne chercherions-nous pas ,  
pour leur bonheur, les moyens  
de les enrichir ?

Pour détruire le luxe , il  
faut donc détruire l'*opinion*  
du luxe , & ce moyen varie  
suivant les circonstances, les  
lieux, les esprits, les préju-

K



gés, &c. Ainsi les expédiens qu'on donneroit aujourd'hui, pourroient ne pas servir demain.

Mais quoique l'opinion soit la seule digne qu'on puisse opposer efficacement au torrent du luxe, il est aussi d'autres moyens qu'on peut employer utilement. Je n'en citerai que deux, parce qu'ils me paroissent si éloignés du luxe qu'ils pourroient échapper.

Le premier est de rappeler, par toutes les voies possibles, les enfans à l'état de

leurs parens (a) , de leur présenter dans cet état des avantages qui les y fixent , & de chercher à détruire insensiblement & par degrés cet envie de s'élever , ce desir d'être plus que son pere , manie que

---

(a) Le luxe n'a presque point entamé la république de Hollande , & encore moins celle des Suisses ; & l'une des meilleures raisons qu'on en puisse donner , c'est que dans ces deux états le fils d'un laboureur est laboureur , le fils d'un artisan est artisan , le fils d'un négociant est négociant ; & si jamais l'épidémie de l'élévation gagne les Provinces-unies , ou les treize Cantons , ce sont deux états ruinés.

nous décorons du beau nom d'émulation ; mais qui dans le vrai appauvrit presque toujours & le pere trop facile , qui cede à la vanité de son fils , & le fils trop glorieux qui dédaigne la profession de son pere.

L'établissement des nouvelles écoles gratuites de des-seins (a) me paroît remplir

---

(a) Les arts mécaniques, que nos peres n'ont fait en quelque sorte que *dégrossir* , ont pris entre nos mains un *fini* qui fait autant de bien que d'honneur à notre siecle ; & les nouvelles

avantageusement cet objet ,  
en ce qu'il tirera des collèges ,

---

écoles de deſſein en hâteront encore  
vraiſemblablement la perfection.

Dans ces écoles deſtinées pour les pauvres , les jeunes apprentifs pourront aller puiser comme dans une ſource féconde & ouverte à tous des leçons relatives aux métiers auxquels ils ſe deſtinent ; & il eſt à préſumer que ces ouvriers , devenus plus habiles par ces ſecours , donneront aux ouvrages ſortis de leurs mains , une ſupériorité ſur ceux de l'étranger , qui pourra par les ſuites étendre encore les branches de notre commerce.

C'eſt la généreuſe & attentive prévoyance du Magiſtrat zélé à qui nous devons la ſûreté de cette capitale , & tant d'autres établiſſemens utiles , qui a ouvert à la partie de notre jeuneſſe , qui a le plus beſoin de ſecours , cette nou-



ou au moins qu'il empêchera  
d'y envoyer une partie de  
cette pauvre jeunesse qui y  
va étudier en pure perte, &  
qu'en fournissant aux enfans  
des artisans des moyens de se  
distinguer dans la profession  
de leurs peres, ou dans cel-  
les qu'ils voudront choisir,  
cette perspective avantageuse  
fixera les jeunes gens, & leur  
fera préférer un état lucratif  
& sûr à l'état très-incertain,

---

velle route vers le bien-être; & le Roi  
qui porte dans son cœur toute la nation,  
a autorisé & approuvé, par des lettres-  
patentes, ce projet patriotique.

que l'orgueil des études leur fait envisager.

Le second moyen est de ne point laisser prendre indistinctement à tout le monde la qualité de *bourgeois de Paris*.

Un maître meurt : il laisse une petite rente à son valet, & voilà un bourgeois (a) : voilà un homme qui se ruinera pour

---

(a) Les domestiques n'attendent ni la mort ni les bienfaits de leurs maîtres, pour prendre cette qualité, ils s'en décorent même en servant, & il leur suffit d'avoir un acte à passer, ou quelque argent à placer, pour se *bourgeoisifier*,

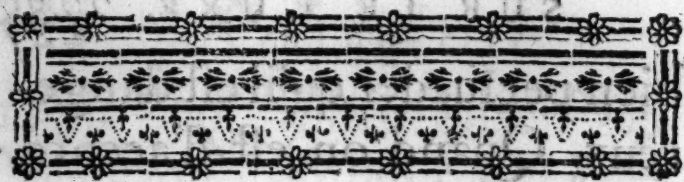
soutenir la *dignité* de son nouvel état. Ne seroit-il pas possible de faire de cette qualité, un état moyen entre le peuple & les nobles? Ne pourroit-on pas accorder des lettres de bourgeoisie de Paris, comme on accorde des lettres de noblesse? & ces titres, devenus de quelque considération, ne pourroient-ils pas; par leur ancienneté non interrompue, servir d'échelons pour s'ennoblir?

Au reste, sans entrer dans un plus long détail sur les moyens de prévenir les progrès du luxe, il suffit de se

bien persuader qu'il est dange-  
reux. Quand on est d'accord  
sur la nature du mal, les  
remedes se presentent d'eux-  
mêmes.







# A V I S

A U X

MODERNES,

*Sur les Anciens.*



'A B U S des arts nous corrompt; l'abus des lettres nous amol-  
lit; le luxe nous ruine; le  
libertinage nous tue, & ce-  
pendant nous levons superbe-  
ment la tête, & nous nous  
vantons d'être meilleurs que  
nos peres: nous ne parlons  
que de la grossiere ignorance

des siècles passés, que de la barbare stupidité de nos aïeux, que du cruel fanatisme des premiers âges de la France : cette accusation de fanatisme est même devenue si à la mode, que nous en voulons trouver dans les actions où il y en a le moins, en voici un exemple.

Artur de Montauban, auteur de la mort de Gilles de Bretagne, sous Louis XI, poursuivi pour ce crime, se fit moine aux Célestins de Paris ; & M. de Villaret, historien estimable à tant de titres, croit trouver dans cette conduite

»un mélange monstrueux de  
»pratiques de dévotion & de  
»scélératesse ; » & il prétend  
que ce mélange » peint le fana-  
»tisme du siècle, » comme si  
on ne pouvoit pas avoir été  
criminel & s'en repentir, sans  
être fanatique. Les historiens,  
qui viendront après nous, au-  
roient-ils donc droit de dire  
que nous sommes des fa-  
natiques, parce que M. de  
Rancé (a), pénitent de ses

---

(a) M. de Rancé, amant de Madame  
de Montbason, l'une des plus belles fem-  
mes de son tems, fut si frappé de sa  
mort, qu'il se convertit & réforma la

fautes , a réformé un ordre  
de religieux : & parce que  
M. de \*\*\* , qui vit encore ,  
s'est retiré dans un monastere.

Je cite cet exemple sur mille  
autres, & je le tire d'un

---

Trape. On fera peut-être bien-aïse de  
trouver ici les vers qu'il fit à l'occasion  
de cette mort ; ils me paroissent contras-  
ter assez avec la sainteté de leur auteur :

Non je ne verrai plus Sylvie ,  
Un fort cruel me l'a ravie ,  
Au milieu de ses plus beaux jours ;  
Mais je n'en fens pas moins le pouvoir de  
ses charmes :  
Et lorsque ses beaux yeux se ferment pour  
toujours ,  
Les miens ne sont ouverts que pour verser  
des larmes.



historien qui n'affectoit pas le prétendu ton philosophique : qu'on juge des autres par celui-là.

Toutes nos académies retentissent des éloges que nous nous donnons : nos frivoles (a)

---

(a) Je dis frivoles connoissances parce que je remarque que les découvertes qui nous frappent le plus , sont celles qui nous intéressent le moins : quand je dis *nous* , j'entends tous les peuples pensans de l'Europe. Deux de nos concitoyens , ( MM. Duhamel du Monceau & Boyer , ) ont imaginé une méthode nouvelle & meilleure de préparer les alimens des pauvres ; & ces deux bienfaiteurs de l'humanité sont moins connus par cette

& incertaines connoissances  
sont exaltées , portées jus-  
qu'aux cieux ; & quand nous  
daignons jeter les yeux sur  
nos ancêtres , c'est pour les  
traiter de *ridicules* , d'*idiots* ,  
de *barbares* & de *fanatiques*.

Je conviens qu'ils étoient  
moins spirituels que nous , &  
que nous sommes plus aima-  
bles & plus façonnés qu'eux :  
mais sommes - nous aussi  
francs , aussi vrais , aussi hon-  
nêtes ? Ils ne connoissoient ni

---

bonne oeuvre , & ont fait moins de bruit  
dans le monde , que s'ils avoient inventé  
quelque futilité sçavante.

nos élégances, ni nos mignardises, ni nos souplesses : mais avons-nous leur droiture, leur candeur, leur fermeté ?

Nous nous moquons d'eux, parce qu'ils ne se servoient pas d'essences pour se parfumer, parce que leurs vêtemens n'étoient pas si bien faits que les nôtres, &c : & quand un petit-maître a prononcé dans un cercle que leurs goûts, leurs plaisirs & leurs parures étoient tout-à-fait gothiques, il quête des yeux les applaudissemens & se croit beaucoup d'esprit, pour avoir imaginé que les divertissemens des Goths

étoient gothiques : j'ai vu des gens trouver étrange de ce que la jeunesse de ces tems-là ne se faisoit pas poudrer à blanc , comme si l'on ne sçavoit pas qu'ils se faisoient noircir leurs moustaches ; & en vérité , petiteffe pour petiteffe , j'aimerois encore mieux me noircir la barbe , que de me blanchir les cheveux. Il y a dans cette mode je ne sçais quoi de mâle & de vigoureux , qui annonce la fermeté de l'ame : dans les nôtres , tout annonce la foiblesse & la pusillanimité.

Mais supposons que nos



aïeux aient été singulièrement ridicules , & que les petits-mâîtres , qui figuroient en ce monde , il y a quatre ou cinq siècles , aient été des êtres bien plus plaifans que les nôtres , au moins avoient-ils des mœurs. Et en avons - nous ? nous qui prétendons que les sciences & les arts nous ont rendus meilleurs ? Nous avons de sublimes Traités de philosophie , de vigoureuses censures du vice , d'excellens Traités de morale ; mais ce sont de vieux livres qu'on achete fans les lire ; & l'on peut dire , fans exagérer , que

toute notre morale est dans nos bibliothèques.

A voir cette monstrueuse multitude de filles publiques, ou corrompues, & ces infâmes trafiquans du crime, qui vivent du libertinage des filles, & les vendent au plus offrant (a), croiroit-on que

---

(a) Ce commerce infâme me rappelle le culte du vieux Priape, l'un des plus anciens dieux que l'espèce humaine se soit avisé d'adorer. Cette divinité obscène étoit quelquefois représentée *sub formâ amplissimi membri virilis*; & c'est, suivant de très-graves auteurs, cette figure qui a particulièrement excité la dé-

nous ofons seulement prononcer le nom de *mœurs* ?

---

votion des femmes ; car il est bon de remarquer que les femmes ont les premières donné la vogue au culte de ce dieu qui , dans le fonds , n'étoit autre chose que le tymbole de la fécondité & de la végétation. Origene dit que , chez les Madianites , il étoit principalement en grande vénération parmi les femmes ; & saint Jérôme dit tout net , en parlant de la corruption de l'idolâtrie , que les femmes le fêtoient *ob membri obsceni longitudinem*.

Afa , Roi de Juda , eut bien de la peine à éloigner du culte de ce dieu sa mere Maacha , qui s'en étoit établi la prêtresse : je présume que c'est de l'attachement de cette vieille folle à un ministère si sale & si honteux , que son nom a passé aux femmes ordurieres qui tiennent , dans notre Europe Chrétienne , école publi-

Dans ces siècles que nous appellons *pervers*, avoit-on trouvé l'art corrupteur des spectacles ? Des courtisanes venoient-elles impudemment sur un théâtre produire aux yeux de la nation les prix honteux (a) de leur débauche,

---

que de prostitution : on les appelle encore *vieilles Makas*.

Nota. M. l'Abbé Richard, dans ses estimables *Voyages d'Italie*, cite à l'occasion d'une statue de Priape, les mêmes passages que j'ai cités ; & j'ai tiré de son ouvrage les traits historiques qui décorent cette note.

(a) Il y a telle actrice à Paris, qui a plus de diamans & de bijoux qu'une Princesse ; qui est logée plus magnifique-



&, par des danſes lubriques, ſ'en aſſurer de nouveaux ? Je me tais ſur cet amas d'ordures, que l'honnêteté publique couvroit autrefois du voile du ſecret, & dont l'indécence de notre âge fait aujourd'hui effrontément parade. Mais je mets en fait, que la débauche tue plus d'hommes, en une année, dans l'occident de l'Europe, que la peſte n'en tue en dix ans dans le Levant.

Pour donner une idée de

---

ment qu'un grand ſeigneur, & qui dépense plus à ſa table qu'un financier.

la prodigieuse quantité de filles perdues, qui infectent nos principales villes de l'Europe, & spécialement Paris & Londres, je me contenterai de dire qu'il y naît, année commune, environ un huitième de bâtards.

Sur vingt mille & quelques centaines d'ames qui naissent à Paris tous les ans, on compte cinq mille deux ou trois cens enfans trouvés; je sçais que, dans ce nombre, il y en a de légitimes, & que la misere réduit bien des parens à envoyer leurs enfans à cet hôpital; mais ce que l'indi-

gence peut diminuer de cette multitude de bâtards, est en partie remplacé par les œuvres des filles qui ne sont point portés aux Enfans-Trouvés, & par le grand nombre d'innocens voleurs que le libertinage des meres introduit dans les familles.

On crie contre la petite vérole ; on la regarde comme une des principales causes de la dépopulation ; on fait de très-doctes & très-amples volumes sur elle & contr'elle, & l'on ne dit presque rien de sa sœur aînée : la première nous assassine en public, l'autre  
se

se cache pour nous empoisonner ; mais elle ne nous en tue pas moins. Si cent mille hommes périssent dans une guerre, le fer de l'ennemi n'en tue pas la dixieme partie ; c'est le libertinage, & l'épuisement qui le suit, qui font le reste.

Si cette remarque est vraie, comme je le pense, l'auteur du livre de l'Esprit ne peut pas avoir raison, quand il dit que la corruption des mœurs, qu'il appelle *corruption religieuse*, n'est pas incompatible avec le bonheur d'une nation ; car toute cause, qui diminue la



population, altere nécessairement le bonheur.

Mais, en général, on ne réfléchit point assez sur cette vérité politique, qui ne devroit jamais sortir de dessous les yeux des hommes d'état : Que la somme du bonheur public est en raison de la quantité d'individus, & que l'on ne peut ôter à l'un, sans ôter à l'autre. Si j'avois à former un homme né pour conduire les autres, toutes nos acquisitions morales & politiques partiroient de ce point, & toutes viendroient s'y rendre.

Je reprends mon sujet dont cette digression , peut-être trop longue , m'avoit écarté.

Pour asseoir un jugement équitable sur les mœurs & la maniere d'être des premiers âges de la France , il ne faut s'arrêter ni à nos écrits , ni à nos discours : par-tout où nous trouvons occasion de parler de nos peres , nous commençons par exagérer , autant qu'il est en nous , leur superstitieuse ignorance , & nous ne manquons pas d'étaler ensuite fastueusement nos superbes connoissances , c'est-à-dire , que ,

pour rendre la différence plus sensible , nous mettons en parallele précisément ce qu'ils avoient de pire avec ce que nous avons de mieux.

Quand nous les avons peint bien ignorans , nous les peignons bien méchans : si un Prince s'est déshonoré par quelques-uns de ces traits de cruauté , ou de perfidie , qui *font tache* sur les siècles , nous analysons , nous disséquons , s'il est permis d'user de ce terme , & sa conduite & ses motifs (a) : ce n'est pas pour le

---

(a) Je sçais qu'un historien doit être

rendre odieux , il ne nous en reviendrait rien ; mais c'est pour avoir occasion de nous écrier avec emphase : De pareils exemples ne se trouvent plus sur la scène du monde ; & les lettres , en nous éclairant , nous ont rendu meilleurs.

---

vrai ; & que , par la même raison qu'il fait connoître les vertus de ceux dont il parle , il doit en faire connoître les vices ; aussi n'est-ce pas contr'eux que j'écris. Mais pourquoi les prôneurs de notre beau siècle déchirent-ils la mémoire de nos aïeux ? & pourquoi notre *gloriole* moderne se donne-t-elle tant de mouvemens , pour nous louer aux dépens de nos peres ?



Nous dirons bien haut , que le Duc de Bourgogne , après la prise de Liége , fit abbattre cette ville infortunée ; qu'il n'y laissa pas pierre sur pierre , & que , pour comble de cruauté , il en abandonna les malheureux habitans à la féroce avidité du soldat , & nous oublierons que , dans le siecle où nous vivons , la ville de B\*\*\* a été livrée au pillage , & que l'honneur des filles & les richesses des peres n'ont pas été plus ménagés dans le sac de cette ville , que dans celui de Liége , & nous oublierons aussi , qu'il y aura bientôt fix

ans , que les Anglois , ce peuple de sages , dit un de nos beaux génies , après avoir acheté P\*\*\*\* , ce qui , sans doute , prouve leur éminente sagesse , en ont généreusement fait démolir les maisons.

Il est si doux de dire : Mon siècle est le meilleur & le plus éclairé des siècles , & moi , par conséquent (a) , je suis un des meilleurs & des plus éclairés des hommes , qu'il est

---

(a) La conséquence n'est pas des plus justes ; mais c'est l'orgueil qui raisonne ; & l'amour-propre n'est pas difficile.

bien difficile de se refuser à une si agréable illusion ; aussi est-ce-là le but de tous nos discoureurs. Après bien des phrases , bien des lieux communs , bien des mots très-artistement arrangés , on finit par conclure que , dans ce siècle privilégié de la nature , où l'esprit humain a fait de si prodigieuses acquisitions , & où nous avons parcouru à pas de géant , la vaste carrière des sciences , des lettres , & des arts , nous sommes , sans contredit , beaucoup meilleurs que nos peres : si quelqu'incrédule se refuse à cette vé-

rité qu'on regarde comme démontrée, qu'il soit anathème : cela se redit dans le monde : & tout le monde répète : Nous sommes meilleurs que nos peres.

Dussent tous les foudres littéraires être lancés sur moi, je dirai que je n'en crois rien. En pareille matiere, les autorités ne suffisent point : il faut voir par ses yeux : il faut lire dans le grand livre des faits, le seul qui ne mente point : & pour être en état d'y lire, ce qui n'est pas si aisé qu'on le pense, vu les différentes opinions des auteurs, qu'il est



important de sçavoir évaluer ;  
il faut consulter l'histoire ,  
interroger l'expérience. D'a-  
près cet examen , on peut se  
demander : Quelles sont donc  
ces étonnantes connoissances  
dont on parle tant ? & quels  
sont les biens qu'elles nous  
ont procurés ?

Nous avons découvert des  
étoiles : nous avons calculé  
les degrés de salure des eaux  
de la mer : nous avons voyagé  
sur un morceau de terre de ce  
monde , dont nos ancêtres ne  
se doutoient seulement pas :  
nous avons imaginé de pren-  
dre du café, & d'y mettre

du sucre : nous avons inventé la dégoûtante mode de nous barbouiller le nez de tabac : nous avons fait des découvertes surprenantes sur l'agriculture ; nous avons forcé la terre de notre Europe à engendrer des fruits & des fleurs des Indes , de la Chine & du Monomotapa.

Les bombes sont encore les heureux fruits de nos découvertes modernes ; & il est certain que l'Europe doit se sçavoir gré d'avoir trouvé des moyens si commodes de se débarrasser de ses habitans : nous sçavons, à n'en pas dou-

ter , quelle est la cause du tonnerre ; & cette connoissance essentielle nous préserve tous les jours , comme on peut s'en assurer par les détails qu'on en lit dans les Gazettes , des malheureux accidens auxquels l'ignorance de nos peres les laissoit exposés : enfin ôtez le pain & le vin , dont je présume que nos ancêtres faisoient à-peu-près le même usage que nous , nous avons ou inventé , ou perfectionné tout le reste (a).

---

(a) L'art des carrosses , des miroirs , des boudoirs , étoit inconnu à nos peres ;

Nous avons l'esprit bien plus fort ; nous ne croyons plus aux revenans , aux forciers , aux loups-garoux : & les femmes (a), qui autrefois avoient peur d'une queue de comete ,

---

mais ils alloient à pied ou à cheval , & s'en portoient mieux : ils ne se miroient pas dans une glace étamée , mais dans une onde argentée , ou sur un métal poli ; & leurs femmes, ne pouvant boudier dans des boudoirs , boudoient tout uniment dans leurs chambres.

(a) Il faut convenir que les hommes partageoient avec elles les frayeurs que causoient ces phénomènes : ce n'est pas la première fois que l'auteur laisse entrevoir des préjugés peu favorables au beau sexe.



ou d'une éclipse, aujourd'hui qu'elles sont plus rassurées, ne craignent plus que les souris, ou les araignées.

Tout cela est bien beau, sans doute; nous faisons des Romans(a), des Dictionnaires

---

(a) Il y a quelques bons Romans; il y en a beaucoup de mauvais; tout le reste est ennuyeux. Un grand service à rendre à toutes nos jeunes filles, ce seroit de faire une collection complète de tous les Romans dangereux, ou corrupteurs, & de tous les soporatifs; & de faire de cette immensité de volumes un feu de joie en l'honneur des mœurs. La bonne ame qui voudroit se charger de ce soin, rendroit à la vertu bien des cœurs féminins, & pourroit être mise, par les Peres

& des Almanachs; nous avons découvert le grand art de faire pleurer à des comédies: le sublime comique larmoyant (a), qu'un auteur moderne appelle plus honnêtement *le comique sérieux* ;

---

de famille , dans le précieux catalogue des Conservateurs des mœurs.

(a) Ce comique larmoyant , ou sérieux ; c'est-à-dire ce comique qui n'est pas comique , est une espece de monstre littéraire , dont je ne crois pas qu'on trouve d'exemples chez les Grecs. Nous avons , dans ce genre , quelques pieces assez bonnes , mais elles nous ont gâtés ; le goût pour la vraie comédie s'altère insensiblement : je ne crois pas qu'il ait paru depuis Renard , vingt pieces vraiment comiques.

art qu'il étoit réservé à notre  
sicle lumineux d'imaginer ;  
cela est encore bien beau :  
Enfin la philosophie nous *illu-*  
*mine* ; & c'est à la clarté de  
sa lumière, que nous chemi-  
nons dans ce sicle ; mais *en*  
*sommes-nous meilleurs ?* Y a-  
t-il moins de frippons, moins  
de libertins, moins de mé-  
chans ?

Comme je ferois fâché  
qu'on me taxât de partialité,  
& que, par le détail des ac-  
quisitions vaines ou superfi-  
cielles que je viens de rap-  
porter, on pourroit me soup-

çonner de prévention contre mon siècle , je conviendrai que nous avons réellement fait des découvertes intéressantes ; que nous raisonnons avec plus de justesse que nos pères ; que nous avons plus d'esprit qu'eux , &c. Mais je demanderai toujours : *En sommes-nous meilleurs ?* Je conviendrai que les branches de notre commerce sont plus étendues que jamais ; mais je demanderai si nos besoins ne se sont pas multipliés avec nos ressources ; & j'ajouterai que , pour dix-neuf sols , Charles V, un de nos Rois ,



étoit habillé de pied en cap ;  
que le grand repas , que donna ce même Prince à l'Université de Paris , coûta cent écus ( de notre monnoie actuelle (a) ; ) & qu'aujourd'hui la noce d'un artisan en coûte autant. Je conviendrai encore que les arts utiles , tels que la médecine & la chirurgie , n'ont jamais été portés à ce haut degré de supériorité où nous les voyons parvenus ; mais je demanderai aussi , si nous en vivons plus long-

---

(a) L'évaluation n'est peut-être pas bien exacte , mais si la vérité ne se trouve pas dans la forme elle est dans le fonds.

tems, & si les maladies & les infirmités en sont moins fréquentes ; & j'ajouterais que je ne le pense pas, & qu'il est certain, au contraire, que, sans médecins & sans chirurgiens, nos bons aïeux se porteroient mieux & vivoient plus long-tems que nous. Ce n'est pas que je ne croie la médecine & la chirurgie très-utiles à la conservation de l'espece ; mais c'est que l'espece dépérit avec les mœurs : c'est toujours là où il en faut venir ; c'est que nous donnons dans tous les excès du jeu, de la table, du libertinage, &c.

Or, si avec toutes nos connoissances nous n'en valons pas mieux ; si avec tout notre commerce, nous n'en sommes pas plus riches, & si avec toutes les importantes acquisitions que nous avons faites en médecine & en chirurgie, nous n'en vivons pas plus long-tems, quels fruits retirons-nous donc de tous ces avantages ? D'ailleurs, pourquoi nous en glorifier ? Si nous avons plus d'esprit que nos peres, c'est que nous sommes plus anciens qu'eux, & que les connoissances se multipliant avec l'âge ; il est tout

naturel que plus on vit, plus l'on apprenne.

Avant de tant mépriser nos peres, nous devrions jeter les yeux sur nous : notre orgueil en souffriroit : mais la vérité se feroit jour, & nous reconnoîtrions que, dans le physique, comme dans le moral, nous sommes bien au-deffous d'eux.

La vie des hommes étoit, il y a quelques siecles, de quatre-vingt-dix à cent ans ; la nôtre est de soixante-dix à quatre-vingt : quand un homme peut marcher à soixante-dix ans, on le cite com-



me une merveille; & quand, par une espece de miracle, quelques individus vont jusqu'à cent ans, on les met dans la Gazette, bientôt on les fera voir à la Foire. Il en est de même de la taille; nous rapetissons tous les jours: notre jeunesse de Paris (a) surtout, a bien de la peine à attraper les cinq pieds: si quelqu'un est assez heureux de les passer de deux travers de

---

(a) Si l'on retranchoit de Paris tous les hommes d'une haute stature, & toutes les filles d'une belle venue, qui nous arrivent des Provinces, nous nous trouverions réellement petits, mais singulièrement petits.

doigt, c'est un bel homme,  
c'est un être favorisé des cieux.  
O nature! nature! n'êtes-vous  
donc plus la même? Qu'a-  
vons-nous donc fait pour vi-  
vre si petits, & pour mourir  
si jeunes? Qu'avons-nous fait!  
Nous passons nos jours ou  
dans le tumulte des passions,  
ou dans l'inaction de la mol-  
lesse. La gaieté, cette douce  
vie de l'ame qui rend les corps  
plus agiles & plus dispos; la  
gaieté fuit loin de nous, il  
faut des machines pour nous  
amuser; l'intempérance & les  
excès usent nos tempéramens  
& nos forces : un pere exté-

nué fait des enfans qui le font aussi ; & ces avortons mal constitués , ou périssent presque en naissant , ou ne prennent point d'accroissement.

D'ailleurs nous sommes dans l'usage de faire alaiter nos enfans par des femmes étrangères ; & cet usage barbare , en trompant l'intention de la nature , que l'on ne trompe jamais en vain , abâtardit le sang & fait dégénérer l'espece.

Les médecins & les philosophes ont beaucoup crié contre cette coutume ignorée de nos peres ; on a paru se rendre

rendre à leurs raisons , & heureusement pour la philosophie , la mode est venue à son secours , & a fait faire aux femmes ce que la nature ne leur avoit pas encore inspiré ; mais cette révolution inespérée n'a pas duré six mois : le plaisir a parlé ; la gêne s'est fait sentir : il falloit manquer de jolis soupers, des bals bruyans , des parties galantes : il falloit plus , il s'agissoit de risquer de perdre quelques charmes , ou quelques doux momens : la coquetterie a grossi cette crainte ; & il a été décidé que la

M



santé des enfans , ou celle des meres , n'étoient pas au fonds des objets assez importans pour exiger des sacrifices de cette conséquence , & les enfans ont été abandonnés , & cet abandon va nous donner encore une génération manquée. (a)

---

(a) Puisque les bonnes raisons des philosophes se sont brisées contre la coquetterie & l'amour du plaisir , essayons d'autres traits : piquons d'honneur les femmes ; intéressons leur amour-propre & leur vanité ; & convenons que leur tempérament usé , fatigué , *harrassé* , ne peut gueres leur permettre de nourrir leurs enfans , & que , si elles ne chan-

Voyez , au contraire , les habitans de la campagne & leurs enfans : ils sont vigoureux & robustes : ils ne connoissent ni nos maladies , ni nos infirmités : le barbier du village leur suffit pour médecin : leurs femmes n'ont ni gardes ni accoucheurs : mais

---

gent point de train de vie , elles doivent s'en priver , autant par raison que par tendresse , & les confier à des femmes plus saines , afin de leur assurer une existence qui , dans leurs bras , seroit très-équivoque.

- Si cette petite réflexion ne peut rien , je ne vois d'autres ressources que d'invoquer le Ciel pour qu'il change les cœurs féminins en des cœurs de meres.

un de leurs enfans en vaut trois ou quatre des nôtres ; & le lait que la nature prépare aux nouveaux nés dans le sein de leurs meres , est la source pure & salutaire où ils puisent leur force & leur vigueur ; voilà le secret des meres ; & celui des peres le voici : c'est qu'ils travaillent le jour & qu'ils dorment la nuit ; c'est que , quand ils n'ont plus faim , ils ne mangent plus ; c'est que la frugalité préside à leurs repas , & que la gaieté assaisonne leurs mets : faut-il trancher le mot ? C'est qu'ils vivent comme des sages , &

que nous vivons comme des fous.

Comparez actuellement les estomacs débiles , & les poitrines délicates , qui composent les petits individus des habitans des villes avec les corps nerveux & sains des habitans des campagnes ; & mettez ensuite en opposition leur maniere de vivre avec la nôtre , la corruption de nos mœurs avec la pureté des leurs , & vous trouverez dans cette différence la raison de notre infériorité ; & vous reconnoîtrez que ces provinciaux , qui nous paroissent si plaisans &



si ridicules avec leurs bons estomacs & leurs forts tempéramens, ne doivent ces précieux avantages qu'à leurs mœurs simples & plus rapprochées de celles de nos peres.

Mais prêcher la frugalité & le travail à des gens que l'abondance entoure, c'est prêcher la générosité à des avares. Le laborieux cultivateur ne fue que pour nous : tous les trésors de la nature sont dans nos marchés, & tous les raffinemens de l'art dans nos cuisines ; on diroit même que nos grands & nos riches sont pressés de mourir.

Ils tiennent dans leurs maisons des especes d'empoisonneurs à gages , payés pour leur faciliter les moyens de sortir de ce monde un peu plus vîte que les pauvres : ces mets exquis , ces ragoûts recherchés sont autant de poisons préparés à grands frais , pour ruiner les tempéramens : ils flattent la gourmandise & la sensibilité ; on mange sans ménagement & sans retenue , & l'on se trouve enlevé au milieu de sa course ; ou du moins , si l'on arrive à la vieillesse , c'est à travers les seringues , les potions , les

cordiaux & tous les attirails dégoûtans de la pharmacie : aussi voit-on, parmi nous, peu de gens en chair. Ou nous sommes maigres comme des squelettes, ou gras comme des moines ; & la maigreur, & l'embonpoint sont deux états contre nature.

On remarque que, dans la Finlande, dans la Suisse, dans la Norwege, & dans tous les climats dont les habitans n'ont ni autant d'esprit, ni, autant de connoissances, ni par conséquent, autant de besoins que nous, les hom-

mes y sont plus forts & y vivent plus long-tems : les maladies n'y sont presque pas connues , & les maladies peuvent être comptées au nombre de nos acquisitions modernes : car la plûpart étoient ignorées de nos peres , & le sont encore de ces heureux peuples que je viens de citer.

Les sauvages de l'Amérique , qui ne sçavent ce que c'est que des ouvrages en prose & des ouvrages en vers , & qui font , comme M. Jourdain , de la prose sans le sçavoir , ne connoissent aucune



de nos maladies. Les Nègres , que les Européens emploient dans leurs colonies , ne sont jamais malades que de fatigues , ou de libertinage : ils meurent jeunes , à la vérité ; mais c'est *de la mort des chevaux de fiacre* ; car on a remarqué que , dans les colonies Françaises , où les maîtres sont plus humains que dans aucune autre possession étrangère , les Nègres y vivent plus long-tems.

D'après ces observations , appuyées sur les faits , il sembleroit que cet esprit , dont nous faisons tant de bruit ,

ne nous est accordé qu'aux dépens de nos jours, & que le Ciel, mesurant la durée de notre vie sur l'étendue de nos connoissances intellectuelles, compense l'un par l'autre, & nous dédommage, par une longue vie, de ce qu'il nous accorde de moins en esprit.

Cette conjecture pourroit être soutenue avec quelque prétention, puisque des quatre tempéramens principaux d'où dérivent toutes les constitutions secondaires, le tempérament sanguin est celui qui nous conduit le plus loin dans ce monde, & celui aussi

où l'esprit est le moins propre à s'élever au grand. Je n'ai vu ni Descartes, ni Pascal, ni Corneille, ni le Poussin, ni le Sueur; mais, par leurs ouvrages, je juge que le tempérament sanguin ne dominoit pas en eux.

Mais, sans vouloir réaliser cette hypothèse, amufons-nous-en, & supposons que le Ciel nous donne à choisir de ces deux lots, ou quarante ans d'une vie saine & robuste, avec un peu de bon-sens, ou vingt ans d'une vie languissante & foible, avec tous les dons éclatans du génie; le-

quel choifirons-nous ? J'avoue franchement que je fuis pour le premier : je fçais bien qu'on me traitera de *barbare*, & qu'une préférence fi matérielle & fi gothique fera décriée dans les fociétés de nos *beaux-esprits* ; mais je fçais auffi que celui qui fe déclarera le plus contre mon choix, fera, à coup fûr, *in petto*, le plus de mon avis.

Le réfultat de tout ceci eft que nous avons plus d'efprit que nos peres : mais qu'y avons-nous gagné ? Nous fommes plus petits, plus fluets, plus délicats qu'ils ne l'é-



toient ; nous vivons moins long-tems qu'eux , & nous sommes sujets à plus d'infirmités.

Cet aveu , que l'expérience nous arrache , peut nous mener loin : car cette infériorité physique indique une infériorité morale : je prie le lecteur de me suivre : je vais établir des faits & en indiquer les causes.

Nos peres étoient attachés à leur religion : la superstition même , que nous leur reprochons , en est une preuve : ils brûloient de l'amour de la

patrie : ce feu sacré embrasoit toutes les ames : il n'y a point de regnes qui n'en fournissent d'éclatans témoignages : c'est par lui que les noms illustres & chers des Couci , des Crillon , des Duchâtel, des Montmorency, &c. sont parvenus jusqu'à nous : la franchise & l'honneur étoient , après Dieu & la patrie , les objets chéris de la vénération de nos peres : il est vrai que leurs vertus se sentoient de la rudesse & de l'apreté de leurs mœurs, & que de minutieuses & vaines pratiques de dévotion avilissoient

leur culte ; mais la perfection est l'attribut de Dieu seul.

Tel a été , pendant mille ans , le fonds du caractère de nos peres. Quel est le nôtre ?

La religion presque éteinte n'a plus de droits sur nous : notre altière & superbe philosophie méprise une loi dont elle ne peut sonder les profondeurs : & les actes extérieurs du culte ne sont plus que des corvées auxquelles on se plie par bienfiance : l'amour de la patrie n'est plus qu'une phrase vaine , qui ne dit rien au cœur. Cet enthousiasme patriotique , qui échauf-

foit nos peres , se retrouve encore dans quelques ames généreuses ; mais il est éteint dans la masse de la nation : un froid & criminel *égoïsme* a étouffé le germe de l'honneur & du bien public ; chacun se concentre : chacun s'isole : & de l'antique & auguste franchise de nos ancêtres, il ne nous est resté que le nom de *François*.

Voilà ce que nous sommes. Mais parce que nos peres n'étoient point parfaits, ils ont fait des fautes ; & parce que nous sommes très-imparfaits, nous en faisons aussi : qu'on me permette d'en citer un exemple.



Il y a cinq ou six siècles ,  
que les habitans de l'Europe  
ont été porter la guerre dans  
l'Orient : le meurtre , le car-  
nage & le viol se sont réunis  
sous les étendards du Dieu de  
paix , pour aller désoler une  
partie du globe : l'épuisement  
& la mort ont été les malheu-  
reux fruits de ces fameuses  
expéditions des croisades , que  
nos mœurs modernes ne sçau-  
roient souffrir , & contre les-  
quelles notre inépuisable élo-  
quence force tous les jours  
de nouveaux traits.

Quel étoit le motif de nos  
peres ? La religion ; ils avoient

tort, sans doute. Le Dieu des Chrétiens n'est point un Dieu de sang; mais enfin nos peres étoient des hommes, & les hommes font des fautes.

Dans le siècle dernier, c'est-à-dire, à-peu-près vers le tems où s'est opéré dans les têtes Européennes cette fameuse révolution qui a dissipé les nuages de la grossièreté & de l'ignorance, nous avons été porter nos canons, nos bombes & nos fusils, sur les terres de l'Amérique: nous y avons planté les enseignes de l'Europe, & nous avons dit: Cette terre est à nous. Les habi-

tans de ces contrées sauvages nous ont opposé leurs larmes & leur possession immémoriale ; nous leur avons répondu par la bouche de nos canons ; l'effroi s'est emparé de ces malheureux propriétaires : ils nous ont laissé prendre ce qu'ils nous pouvoient nous refuser : & nous avons bien voulu , parce que nous nous piquons d'humanité , leur abandonner les parties de leurs biens dont nous n'avons que faire.

Quels sont les motifs qui nous ont conduits en Amérique ? La cupidité , l'avari-

ce, la soif insatiable de l'or.

Je viens d'établir les faits ;  
& d'en exposer les motifs ,  
du côté de nos peres , le zele  
pour la religion : du nôtre ,  
un vil & fordide intérêt.  
Quels sont les plus coupables  
de nos peres ou de nous ?

Toutes les nations de l'Eu-  
rope se piquent de générosi-  
té , & elles dressent des au-  
tels à la cupidité : toutes chan-  
tent la bravoure & la vertu  
guerriere ; & le libertinage  
& les plaisirs les amollissent :  
elles vantent leur humanité ,  
& elles achètent , vendent  
& troquent des hommes : la



traite des Nègres est une preuve que l'appas du gain ne connoît rien de sacré : nous allons chercher bien loin sur ce globe , des barbares : Eh ! pourquoi sortir de notre Europe ? j'en excepte les *mangeurs d'hommes* , peut-il y en avoir de plus féroces que les *vendeurs de chair humaine* ?

Si ces affligeantes vérités ne pouvoient regarder que les autres peuples de l'Europe ! ... Mais , vous aussi , François ! Vous , la nation la plus chère à mon cœur , vous êtes aussi dégénérés de vos aïeux. Que sont devenues ces vertus pa-

triarchales , ces mœurs simples , & cet antique & vénérable honneur qui vous distinguoit des autres nations de l'Europe ? François , répondez , & jugez - vous ; ou plutôt laissez aux autres peuples le frivole avantage dont leur orgueil fait parade ; laissez-les se glorifier de leurs fausses lumieres & de leurs vaines connoissances ; laissez-les tirer vanité de leurs vices même. Pour vous , François , c'est en vertu qu'il faut les vaincre ; brisez ces autels élevés aux passions ; renversez ces idoles de chair , à qui vous

sacrifiez le repos , l'honneur  
& la vie ; que l'intérêt ne  
soit plus le mobile de pres-  
que toutes vos actions ; qu'on  
ne le trouve point dans le  
guerrier , lorsqu'il va affron-  
ter les hasards ; qu'il ne se  
cache point sous l'humble  
contenance du Ministre des  
autels, lorsqu'il se tient courbé  
devant le Dieu de ses peres ,  
& que , dans ces tribunaux (a)  
redou-

---

(a) Il n'y a point d'état en France où  
l'ancienne austérité des mœurs & l'é-  
quité sainte se soient mieux conservés  
que dans la magistrature. Il semble qu'en  
embrassant cet état auguste , on prend  
un nouvel être ; c'est ce qu'on pourroit  
appeller *l'esprit du corps*. La vénalité des

redoutables où les hommes vont juger les hommes , des magistrats iniques , ou corrompus , ne vendent point leurs voix à la cause du riche ; alors vous vous montrerez les dignes descendans de ces preux chevaliers qui ont cimenté de leur sang la Monarchie Françoisé , & de ces bons & généreux Gaulois , qui ont immortalisé le nom François !

---

charges auroit vraisemblablement altéré cet esprit , si les richesses l'eussent secondé ; mais , en général , en France la robe n'est point riche , & il est à présumer qu'elle ne le deviendra jamais.

N



Mais je m'arrête. Je dois à mes concitoyens cette justice , que c'est le grand nombre d'hommes vertueux dont s'honore notre siècle , qui fait remarquer davantage ceux qui ne le font pas : & j'aime à reconnoître avec tous les hommes vrais, que, de tous les peuples de l'Europe, le François est celui qui a le plus conservé ses antiques vertus : il y a plus ; si nous avons perdu d'un côté , nous avons gagné de l'autre : nous sommes plus humains que nos peres ; & cette vertu , le plus bel apa-

nage de l'homme , est , en quelque sorte , la vertu Francoise ; mais , deux vices qui nous sont communs avec toutes les nations policées , & dont on ne sçauroit peindre trop fortement les dangereuses suites , le libertinage & la mollesse m'arrachent au plaisir de chanter nos vertus.

De leur accouplement affreux est né le célibat : montre que notre corruption moderne a presque déifié. Je frémis au recit de ces honteuses vérités : mais il est de fait que l'union des deux sexes , ce sentiment inné que la na-

ture a gravé dans nos cœurs ,  
& auquel elle a attaché le  
plaisir pour s'assurer de la  
réproduction des êtres , ce  
sentiment pur est presqu'é-  
teint : un feu lubrique brûle  
sur les autels de l'Hyménée ,  
& le célibat entretient cette  
flamme impure.

Cette phrase , toute am-  
poulée qu'elle est , n'en est  
pas moins vraie : le liberti-  
nage favorise le célibat , &  
le célibat favorise le liberti-  
nage : voyez ce qui se passe  
dans le monde. Dans les gran-  
des villes , où les occasions  
de débauche sont plus fré-

quentes, il y a, par proportion, moins de mariages que dans les petites; & à la campagne, où les mœurs sont plus simples & plus pures, il n'y a presque point de garçon nubile qui ne soit marié: par le nombre des mariages, on pourroit juger des progrès de la corruption.

Du tems de nos peres, où il y avoit beaucoup plus de moines que du nôtre, l'Europe étoit bien plus peuplée, parce que tout ce qui n'étoit pas moines, ou religieuses, se marioit, & que les mariages ne se faisoient pas, comme



aujourd'hui , à trente-cinq ou quarante ans , mais à vingt , ou vingt-cinq.

Dans ce bon tems , que nous sommes trop vains & trop frivoles pour regretter , un homme se marioit pour faire des enfans à sa femme : tant que la nature ordonnoit , l'amour exécutoit , & il n'étoit pas rare de voir huit ou dix enfans dans une maison : aujourd'hui il n'y a que les gueux qui en font. Ce qu'on appelle *les gens de beau monde* , veulent bien se donner la peine d'en faire un : mais les complaisances conju-

gales ne se pouffent pas plus loin. Si celui-là meurt , on en fabrique politiquement un autre , ou , pour ne point laisser éteindre un nom noble , ou pour ne point abandonner à des collatéraux , des biens qu'on l'on n'a point amassés pour eux , & s'il arrivoit , ce qui , dans l'ordre du bel usage , feroit un double phénomène , qu'un couple amoureux , quoiqu'uni par le mariage , s'avisât de fuivre grossièrement les intentions de la nature & les mouvemens de leurs cœurs , & qu'une jeune épousée fût assez peu vivre pour avoir

quatre ou cinq enfans , les parens viendroient placer gravement leur autorité entre l'homme & la femme , & les remontrances ne finiroient que quand on feroit venu à bout de leur persuader qu'il n'y a rien de *si vilain* que de faire tant d'enfans. » Je le pardonnerois , disoit , il y a quelque tems , une mere Chrétienne , à la cabaretiere du coin : mais , vous ma fille , vous qui avez de l'éducation & de la naissance , je ne vous conçois point..... Ils n'ont qu'à vivre malheureusement , ces enfans que

» vous faites de votre chef ,  
 » & sans consulter personne,  
 » qu'en ferez - vous ? Serez-  
 » vous en état de les soutenir  
 » au service , de les pousser  
 » aux grandes places ? .... Si  
 » j'en avois fait autant , au-  
 » rois-je pu vous établir aussi  
 » avantageusement que vous  
 » l'êtes ? ... Allons , ma chere  
 » fille , il faut vous éloigner de  
 » votre mari ; aussi-bien n'est-  
 » il pas décent qu'une jeune  
 » femme de votre état & de  
 » votre figure couche habi-  
 » tuellement avec son mari ,  
 » & qu'elle scandalise tout un  
 » quartier par une fécondité



» qui n'a point d'exemple.»  
Mais, maman, je vous ai entendu dire que votre grand papa avoit eu huit enfans.  
» Vraiment oui, Mademoi-  
» selle, mais mon grand-pere  
» étoit un sot; &, s'il avoit  
» eu plus de conduite, j'aurois vingt mille livres de  
» rente de plus.»

Voilà à-peu-près les sages représentations de nos meres d'aujourd'hui, & voilà ce qui fait que nos jeunes femmes donnent dans le travers.

Il est assez ordinaire qu'une fille, qui se marie, ait intention de coucher avec son

époux ; ce sont même assez communément les vues du *futur*. Si, par respect humain, ou autre motif étranger, nos jeunes mariés sont obligés, quelques années après leur union, de faire *lit à part*, cette inaction endort l'amour, à qui il faut de l'occupation ; l'indifférence & la froideur désunissent deux cœurs que l'amour avoit unis : le mari va porter à la débauche des tributs qu'il ne peut plus offrir à l'amour ; & la jeune femme, sollicitée par le plaisir & agacée par les amans, oublie dans les bras d'un galant

les caresses de son époux.

Tel est l'abyme où nous précipitent nos mœurs si douces, si polies, si vantées; tel à-peu-près ce qu'apprendra dans le monde tout homme qui voudra réfléchir sur les abus du bel usage.

Si, par hasard, cet ouvrage tombe entre les mains de quelque belle, à qui pareille aventure est arrivée, je sçais bien qu'elle ne s'y reconnoîtra pas; mais elle y verra l'histoire de sa voisine, ou de son amie; & sa voisine & son amie l'y reconnoîtront; & si toutes ces reconnoissances

peuvent influer sur les mœurs  
& sur la scandaleuse mode du  
*lit à part*, je me féliciterai  
toute ma vie d'avoir osé dire  
ce que je vois.

Nous rions, (car il faut peu  
de chose pour nous faire rire,)  
quand on nous dit que les hé-  
ros des siècles passés, les  
Du Guesclin, les Clisson, les  
Bayard, & autres gens de  
cette trempe, ne sçavoient  
ni lire ni écrire, ni même  
signer leurs noms (a). Mais

---

(a) Henri IV, qui se connoissoit en  
hommes, disoit à ceux qui lui represen-  
toient les risques qu'il y avoit à courir



nous, qui nous piquons de tout  
sçavoir, sçavons-nous nous  
battre mieux qu'eux ? Sça-  
vons-nous même employer  
comme eux le tems d'inaction  
& de repos, qui se trouve en-  
tre une campagne, & une autre  
campagne, entre une guerre  
& une autre guerre ? Est-ce  
en s'abandonnant aux plaisirs  
mous & efféminés de nos vil-  
les corrompues, qu'on peut  
s'endurcir au métier de la

---

en attaquant les Espagnols : » Tout peut  
» me réussir avec mon compere le Con-  
» netable, (*Henri de Montmorency*, ) qui  
» ne sçait pas écrire, & mon Chancelier  
» (*Silleri*, ) qui ne sçait pas de latin. »  
*Anecdotes Françoises.*

guerre ? Non, non, ce n'est ni Apollon ni l'Amour qui distribuent les lauriers de Mars ; c'est aux plaines de Bellone qu'il faut les aller cueillir : ce n'est qu'en se couvrant de sueur & de poussière, qu'on peut se former aux exercices militaires.

Le corps de nos officiers, un des plus respectables de l'Europe, mérite, sans contredit, les plus grands éloges : la bravoure & l'honneur font son caractère distinctif : mais, dans les tems de repos, ne perdent-ils pas un peu trop de vue leur honorable pro-

feſſion ? & réfléchiffent-ils aſſez ſur cette vérité ſi glorieuſe pour eux , que la gloire & le ſalut de la patrie ſont entre leurs mains , & qu'ils en ſont comptables au Roi qui les choiſit , & à la nation qui les regarde ?

Nos anciens hommes-d'armes ne faiſoient ni piéces d'éloquence ni piéces de poéſie ; mais ils ſervoient le Roi , & d'eſtoc & de taille , envers & contre tous : & quand ils avoient ſervi la patrie , ils ſervoient l'amour : je crois bien qu'ils faiſoient gauchement leur cour aux belles ,

& qu'ils n'avoient point l'art d'affaïsonner leurs complimens de fleurettes & de petits vers ; mais les histoires galantes de ces vieux tems ne nous laissent point douter que les belles n'aient été aussi *loyalement* servies que de nos jours. Oh ! si ma maîtresse me voyoit , disoit , il y a quelques centaines d'années , un galant en montant à la tranchée ! Oh ! si ma mie le sçavoit , disoit un ancien preux , en plantant l'étendard François sur une terre ennemie !... Aujourd'hui, quand nous sommes bien frisés , ou que nous



avons un habit de bon goût, nous disons aussi : Oh ! si ma maîtresse me voyoit !

Cette différence dans nos souhaits amoureux , provient de la différence de l'objet de nos desirs. Tous ceux que l'amour enchaîne pour les conduire à l'hymen , sentiront la vérité de cette remarque. L'amour honnête , fondé sur l'estime , n'est point incompatible avec le métier de Mars ; il est même dans quelques ames le ressort qui les élève à la gloire : l'ancienne chevalerie en est une preuve. L'amour impur , au contraire ,

cet appétit brutal , qui n'est déterminé que par les sens , ne peut être excité que par le besoin , & ne peut nous conduire qu'au mal.

Quand je vois traîner à l'armée tout le luxe & tous les vices de nos villes , je ne m'étonne plus de nos malheurs & de nos revers ; & quand je me rappelle ces anciens tems , où un Général alloit à la guerre avec ses hommes , ses chevaux & ses armes , & que j'entends dire qu'on se ruine au service , & qu'il faut du bien pour s'y soutenir , je répondrois volontiers : N'y

jouez point ; n'y menez point de maîtresse ; n'y donnez ni concerts ni comédies ; n'affichez point le luxe & la mollesse par vos dorures & vos bijoux , & supprimez tout ce faste Asiatique , qui , depuis cent ans , nous a fait perdre tant de batailles ; & vous vivrez au service ; & votre vertu guerriere , libre & dégagée de tous ces vains ornemens & de tous ces frivoles amusemens de femmes qui vous gâtent & vous énervent , sera plus remarquée du maître & de la nation que vous servez.

Les François sont braves, je le sçais : ils le sont peut-être autant que ces anciens guerriers que je regrette ; mais ces anciens preux étoient plus robustes : & , comme ils menoient une vie plus simple & plus active , ils supportoient plus aisément les fatigues. Eh ! qu'importe à l'Etat que les hommes meurent par le fer des ennemis , ou qu'ils soient emportés par des maladies ? Ce sont toujours des hommes de perdus ; ce sont toujours des hommes de moins pour la nation.



Il y auroit encore sur ce chapitre bien d'autres objets dignes de vos réflexions, mes chers contemporains ; mais je crois en avoir assez dit pour prouver à notre jeunesse, que nos peres , tout grossiers , tout ignorans , tout superstitieux que nous les supposons, valaient , avec tous ces défauts , un peu plus que nous. Ils n'avoient pas tant de connoissances : mais ils avoient plus de mœurs : ils ne vivoient pas si délicatement : mais ils vivoient plus long-tems : ils n'avoient pas un commerce si étendu : mais ils étoient

plus riches : ils n'avoient pas des plaisirs aussi variés : mais ils étoient plus heureux & plus contents.

Peut-être taxera-t-on ma franchise de causticité ; peut-être m'accusera-t-on de noircir mes concitoyens , & de tremper ma plume dans le fiel, pour faire la peinture de mon siècle. Si j'avois le malheur de faire prendre sur mon compte de pareilles impressions , je ne m'en consolerois de ma vie.

Je suis François, j'aime ma patrie & mes compatriotes , & si je ne me suis pas étendu

sur leurs vertus, c'est que j'ai cru la peinture du vice & de ses funestes suites plus puissante que l'éloge de la vertu, pour ramener les hommes au bien. Je me suis figuré que, quand nous entrons dans ce monde, deux chemins se présentent à nous, celui de la vertu, & celui du vice : j'ai cru devoir effrayer les jeunes gens par les dangers de ce dernier, pour les engager à prendre l'autre route ; & j'ai pensé, qu'en mettant en opposition les mœurs de nos pères & les nôtres, je piquerois l'amour-propre de notre jeunesse,

nessé , & que j'en viendrois plus aisément à mon but qui est le bien général.

Au reste , tout ceci n'est qu'ébauché : c'est une terre que je laisse à défricher à de plus habiles qu'à moi.

Je n'ai aucune prétention au mérite littéraire ; & si le Lecteur veut bien me pardonner mes fautes en faveur de mes intentions , je serai trop récompensé.

F I N.



1  
SUR LES ANCIENS. 313

celles, et que son visage  
plus allongé à mon plaisir  
est le bien général.

Au reste, tout ce que  
qu'on cherche : c'est une  
que je hais à dévotion. Je  
plus habiles que moi.

Je n'ai aucune prétention  
au mérite littéraire ; ce n'est  
à aucun vent bien me pardon-

ner mes fautes en faveur de  
mes intentions ; je suis trop

incapable.

F I N.

O

A

Q

M

Q

So

Rég

---

# TABLE

## DES

### MATIÈRES.

|                                                                                           |        |
|-------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| <b>A</b> VIS PRÉLIMINAIRE.                                                                | Page 1 |
| AVIS AUX SOCIÉTÉS D'AGRICULTURE , SUR LES CULTIVATEURS.                                   | 9      |
| <i>Qu'il vaut mieux récompenser les laboureurs qu'écrire sur le labourage.</i>            | 14     |
| <i>Moyens de fournir des encouragemens aux cultivateurs.</i>                              | 26     |
| <i>Que pour le bien de la culture il faut exciter les gens de la campagne au mariage.</i> | 28     |
| <i>Sortie sur les célibataires de la classe des gens aisés.</i>                           | 33     |
| <i>Réflexions sur les Moines.</i>                                                         | 40     |

O ij

## AVIS AUX RICHES SUR LES PAUVRES.

43

*Histoire des amours de deux jeunes gens de village que la misere forçoit au célibat , & que la générosité d'un particulier a mis en état de se marier.*

46

*Réflexion morale sur cette histoire.*

79

## AVIS SUR L'ÉDUCATION.

85

*Réformes à faire dans l'éducation des collèges , pour la rendre meilleure.*

99

*Réformes à faire d'une partie des étudiants.*

115

*Réflexions sur la prodigieuse multitude d'auteurs qui végètent dans cette capitale.*

118

## AVIS AUX MERES , SUR L'ÉDUCATION DES FILLES.

124

*Histoire de deux Amans qui s'aimoient comme on ne s'aime plus , quoique l'histoire soit moderne , & que les vues*

DES MATIERES. 317

*Intéressées des parens a rendus mal-  
heureux.* 137

AVIS AUX GRANDS ET AUX PETITS ,  
SUR LE LUXE. 173

*Que l'abus des lettres & des arts favorise  
le luxe.* 178

*Que le luxe confond & bouleverse toutes  
les conditions.* 194

*Que les racines du luxe étant dans l'o-  
pinion des hommes , il ne faut pas  
espérer de le détruire par la force ,  
mais en changeant les opinions.* 206

AVIS AUX MODERNES SUR LES AN-  
CIENS. 226

*Que le libertinage contribue à dépeupler  
l'Europe.* 235

*Que pour nous élever nous abaissons nos  
peres.* 243

*Que nous sommes inférieurs à nos peres  
dans le physique.* 261

*Que nous sommes inférieurs à nos peres*



# 318 TABLE DES MATIERES.

*dans le moral.* 278

*Parallele des anciens & nouveaux hom-  
mes d'armes.* 308

*Conclusion.* 310

**Fin de la Table;**



